Recueil des textes
de l'atelier d'écriture
Saint-Jacut-de-la-Mer
Du 1er juin au 5 juin 2018

Abbaye de Saint-Jacut

COMPOSTELLE 2000
Association d'aide aux pèlerins

Week-end Atelier Ecriture à Saint Jacut-de-la-mer

du 1er au 5 juin 2018

Saint Jacut de la mer, presque une ile mais pas tout à fait.

L'atelier d'écriture s'est retrouvé pour quelques jours d'embruns, de soleil, de sable, de marche sur le GR 34, de moments d'écriture à l'abbaye.

Alors c'est sûr dans un endroit pareil l'imagination se déchaine, les mots surgissent, des textes se créent.

Nous étions 14 : 12 participants, l'animatrice et un accompagnateur-guide dans les balades qui s'est pris au jeu des marées puis au jeu de l'écriture.

Du vendredi 1 juin après-midi au mardi 5 juin fin de matinée : 4 nuits, 3 demis journées de marche carnet à la main (ce qui n'a pas empêché certains de se baigner)

A l'abbaye nous avons retrouvé Pierre Lallemand venu animé un groupe de qi gong qui nous a invité à participer aux séances de qi gong 6h 30 à 8h sur la plage et à la méditation du soir après le diner.

Les textes : des fragments, des nouvelles, des haïkus, des notes biographiques, des anecdotes, des récits fantaisistes, policiers… sont en travail car après le premier jet il faut relire, retoucher, ne pas les laisser s'endormir pour les offrir à la lecture de lecteurs inconnus.

Et donc paraitront dans quelques temps les textes du séjour à Saint Jacut de la mer, sur le site et consultables en recueil au local rue Hermel.

Je me souviens

Souvenirs d'enfance

Ah Saint-Jacut ! Que de souvenirs d'enfance m'évoque ce nom !

Je me souviens de la marée basse et de la plage immense qui s'étirait, la mer était si loin.
J'étais obligée de marcher dans le sable terreux, tellement humide que je ne parvenais pas à poser mes petits pieds d'enfant sans glisser à chaque flaque, sans m'enfoncer.
Je n'aimais pas ce contact froid, sale, un peu gluant comme si j'allais m'enfoncer sans jamais pouvoir revenir.
Allais-je parvenir à atteindre la mer et ses petites vaguelettes ?
C'était lourd presque pénible de soulever ses pieds.
Le soleil réapparaissait et j'y étais, l'eau tranquille était enfin là.

Je me retourne et je retrouve les rochers, les grands murs de l'abbaye qui me rassurent.

Je me souviens des deux étés (dans les années 60 ?), j'avais 10, 11 ans, nous passions nos vacances en famille dans cette presqu'île chaleureuse, au nom bizarrement évocateur…
Nous y étions bien, ma mère était heureuse et mes frères et moi nous pouvions jouir de cet isolement rassurant.

Je me souviens des plaisirs de bord de mer, de la nature offerte. Nous partions en bande pêcher la crevette et les petits poissons.
Tout était possible alors : rire, dire des bêtises, se moquer des adultes et rapporter le plus possible de petits crabes et des crevettes, et puis plonger dans l'eau si froide. Le soleil nous réchauffait après nos bains de mer glaciale et se couchait juste à la pointe de la presqu'île.

Je me souviens de toute la bande d'enfants que nous formions. Les parents trop absorbés par leurs nouvelles rencontres nous laissaient à nos jeux et nos découvertes. Livrés à nous-mêmes, nous explosions de joie devant cette liberté retrouvée, c'étaient de vraies vacances.

Anne

L’année dernière, à Saint-Jacut

Je me souviens de la pause anecdotique lors de notre visite du village de Saint-Jacut de la mer avec notre guide fort sympathique. Il nous avait conté l’histoire d’Onésime qui jusqu’à sa mort allait vendre sur sa charrette le poisson fraîchement pêché. Quel tempérament volcanique cette Onésime ! Pas toujours sympathique, souvent colérique. Qu’est-ce qu’elle pouvait envoyer comme pique aux autres femmes du village !

Je me souviens d’une violente averse. Un iris rouge eut la tête coupée. Tout le jardin était en deuil.

Je me souviens d’une glycine sesquicentenaire délicieusement odorante qui recouvrait la totalité de la façade sud de l’abbaye.

Je me souviens des huîtres et du muscadet dégustés sur la place centrale baignée de soleil, tout près du camion à « galettes saucisses ».

Je me souviens de Léon et de Barnabé, les deux amis inséparables qui après avoir vaincu leurs attaquants ne nous ont plus quittés.

Anne-Marie

Souvenirs d'étape

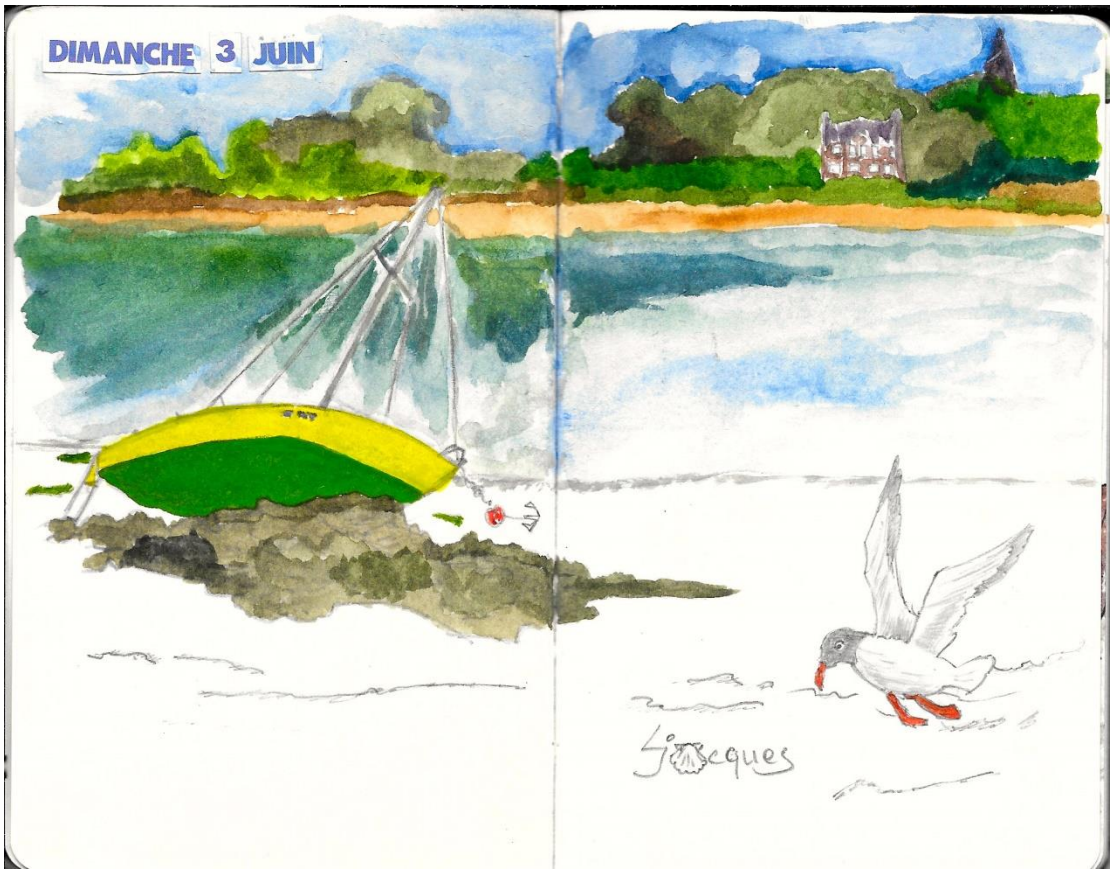
Je me souviens de la dernière fois où je suis venu à Saint-Jacut de la Mer, c'était après huit jours de marche sur le GR34 dit le « Sentier des Douaniers ». Je logeais ici-même à l'Abbaye.

Je me souviens de ma première marche au long cours, c'était en septembre 2008, direction le Mont-Saint-Michel, au départ d'Arçonnay, banlieue d'Alençon, avec Claudine, la mère de mon filleul Romain et de son beau-frère Daniel.

Je me souviens… C'est plus facile à dire qu'à écrire, et encore… quoique..! Les souvenirs sont gravés en soi, se souvenir c'est se retourner, c'est faire demi-tour, marcher sur les pas de sa mémoire. Parfois il faut remettre ces souvenirs en place.

Je me souviens… Je me souviens des bons ou des mauvais moments de mon enfance, de mon adolescence, de ma vie d'adulte. Lorsque l'on se souvient, est-ce que l'on n'enjolive pas la réalité ? Les souvenirs sont plus ou moins flous parfois avec les années, ils peuvent aussi s'estomper ou bien être encore bien réels dans la mémoire. Tiens ! mercredi dernier, je me suis réveillé un peu avant 6h00. Je m'en souviens, j'ai regardé l'heure à ce moment-là. Je me suis mis à penser aux textes que je devais écrire sur les thèmes proposés. Le texte que je viens de vous lire trottait dans ma tête et, craignant de ne pas m'en souvenir à mon réveil si je me rendormais, je me suis donc levé pour le transcrire sur une feuille blanche. Vous allez me dire que cela n'a pas de rapport avec le thème demandé et vous auriez parfaitement raison. Mais de cela, je me souviens bien.

Jacques



Présence de Saint-Jacut

- Je me souviens de cette marche vers l'ile des Ebihens, du sable mouillé qui gardait quelques secondes l'empreinte de nos pas avant de les avaler. Il râpait mes pieds sensibles et s'incrustait entre mes orteils. Sentiment de faire corps avec la plage et la mer, moment de complicité éphémère avec la nature.

- Je me souviens du vent d'autan, chaud, tourbillonnant, insistant. Il s'insère partout et fait gémir les huisseries mal graissées. Il caresse mes bras et soulève mes cheveux. C'est bon, agréable, limite jouissif ! A Saint-Jacut le vent est froid et plus incisif. Il me fait frissonner !

- Je me souviens de l'eau de la rivière en crue. Elle avançait lentement vers la maison telle la marée montante à Saint-Jacut. J'avais peur, effrayée par cette masse immense et indomptable. Je n'ai plus peur de la mer à Saint-Jacut.

- Je me souviens de l'exposition Yves Saint Laurent : des robes splendides, mes yeux émerveillés allaient d'un mannequin à l'autre, moment de grâce où le temps est suspendu, comme devant la mer à Saint-Jacut.

Marilou

Un si joli village

Saint-Jacut de la Mer, un joli village au bout d'une presqu'île, 800 habitants à l'année, 5000 entre le 15 juillet et le 15 août. Les maisons semblent abandonnées le reste du temps. Pourtant, une école subsiste, comprenant trois classes de la maternelle au CM2. On entend les enfants rire et jouer dans une petite cour de récréation. Les anciens qui vivent ici ne partiraient pour rien au monde.

C'est vrai que l'on s'y sent bien. Le calme, la sérénité, la gentillesse des uns et des autres rencontrés aux croisements de petites ruelles où fleurissent de magnifiques rosiers parfumés grimpant le long des murs. Les maisons de pierre sont massives mais sécurisantes. Dans de petites niches creusées dans la façade, surgissent de petites vierges avec ou sans enfant. Elles veillent sur votre passage, sur l'habitation et ses occupants, même lors de leur absence.

Saint-Jacut de la Mer, un lieu où, une fois venu, on y revient.

Pat de Lou

Suivez le guide !

Je me souviens d'avoir marché longtemps derrière lui, le regard hésitant entre la beauté sauvage de l'île et celle, plus rigolote, de la raie des fesses que dévoile le pantalon tombant de notre guide.

****

Je me souviens du cimetière au carré, propre, impeccable, droit dans ses tombes, sûr de sa bonne foi. Sur la grille la pancarte indique :

Fermé de 19 h à 10 h
Entrée interdite aux fantaisistes
Austérité de rigueur
Dress code : noir, gris, violet

Alors je rêve d'un cimetière à moitié écroulé, dont les grilles rouillées grinceraient dans la nuit, laissant le visiteur se déhancher au rythme des danses macabres accompagnées du cliquetis des chaines. Et de quelques macchabées jouant aux osselets sur le granit noirci aux plaies béantes d'où s'échapperaient des farandoles de fantômes.

****

Je me souviens d'une tresse blond-gris, épaisse et longue, très longue. Une natte qui rappelle une petite princesse de conte de fée, ou celle d'une grosse couronne de pain exposant ses épis dans la vitrine du boulanger.

Martine

Rimes riches

Oh, Saint-Jacut !
Son petit cul nu
Vous l'avez tous vu
Et, dans vos fantasmes, revu.
Oh, Saint-Jacut! Eh oui !
Une belle tranche de vie !
Aussi, êtes-vous revenus.

Pat de Lou

Suite des rimes riches et souvenirs épars

Je me souviens de mon premier séjour à Saint-Jacut de la Mer, il y a trois ans. Quand j'avais entendu le nom de cet endroit, je m'étais demandé comment il s'écrivait (Jacut, Jacqut, jacul, jacqul) car sa sonorité évoquait plusieurs orthographes.

Mais un saint avec un « cul » était-ce bien sérieux - même si, tout saint qu'il soit, il devait en avoir un comme tout le monde ? Alors j'ai opté pour un « t » au bout du « cu ».

Je me souviens de ce banc solitaire face à la mer. Il était tôt. Il barrait l'horizon là où Nathalie nous faisait expérimenter du xi kong. J'avais envie de m'y asseoir et de contempler la mer. À cette heure, le soleil naissant devait la teinter d'un camaïeu de gris et, fluctuant sous le ressac, des rochers par ci par là devaient surgir de l'onde comme des fantômes noirs en deuil de la nuit.

J'avais envie d'arrêter le temps.

Je me souviens d'être revenue dans mon corps, d'avoir écouté le va-et-vient de mon souffle au bord de mes narines, d'avoir ralenti mes mouvements, écouté Nathalie et de m'être dit : la mer sera encore là demain, au lieu de faire du xi kong, je m'assiérai sur ce banc, je la contemplerai et je détecterai les infimes changements survenus dans ses nuances de gris par rapport à ce que j'avais imaginé la veille.

Je me souviens d'y être retournée le lendemain, il faisait plein soleil, la mer avait mille nuances de bleu et je clignais des yeux à cause de la luminosité.

Je me souviens de la statue de Saint-Jacut dans le jardin des sœurs. Il était debout, figé comme un commandeur, avec une main tenant une sorte de sceptre et une autre repliée sur une bible. Il avait l'air revêche.

Était-il évêque ou seulement abbé ? Son histoire figurait sur le socle de la statue, je l'ai oubliée.

Je me souviens de la balade aux îles Ébihens et du sable collé entre mes doigts de pied. Il me blessait dans mes tongs… J'ai horreur d'avoir du sable collé à ma peau !

Je me souviens du marché sur lequel j'ai acheté 2 paires de mocassins : une bleu marine, relativement serrée, une beige clair, trop grande et trop jaune pour être facilement portée. Je l'ai teinte en marron. Elle a fini à la campagne.

Je me souviens d'Onésime, la chenille processionnaire aventureuse qui par courtoisie avait chaussé des roulettes et mis le turbo afin de ne pas imposer son train de chenille au groupe d'écrivains pèlerins qu'elle intégrait pour visiter Saint-Jacut.

Je me souviens de son commentaire final :

Si, aujourd'hui, j'ai connu
Audace et prudence
Curiosité et inquiétude
Joie et nostalgie

Et mille autres émois
À mon grand regret
Je n'ai pas connu l'amour.
J'aurais tant voulu approcher les hommes
Oublier le poison et les semelles rageuses
Apprendre à connaître leurs singularités
Les aimer.
J'aurais tant voulu qu'ils admirent mes couleurs chatoyantes
Et ma démarche ondulante
J'aurais tant voulu qu'ils caressent mes longs cils transparents
Et prisent ma fidélité.
J'aurais tant voulu aimer et être aimée.

Peut-être alors aurions-nous pu lâcher nos peurs, nos défenses et nous regarder autrement qu'en ennemis…

Demain, je quitterai mon habit d'Onésime.
Je réendosserai celui de mon espèce.
En file chenille, je ferai le deuil de la liberté.

Dans notre univers, depuis des millénaires,
Égalité et fraternité nous tiennent lieu d'amour.

Véronique A

NOUVEAUX REGARDS

Promenade dans le monastère

Ce n'est pas mon jardin, mais il pourrait être mon jardin ; car, si j'avais eu un jardin, je l'aurai ordonné comme ce jardin.

L'arbre est énorme, c'est un platane au tronc bosselé comme une main pleine de rhumatisme.

Courbé sur la platebande, il se bat avec une liane tueuse qui étrangle une touffe de thym.

La mer à cette heure nous montre ses dessous ; ils sont beige sableux, vert vaseux et gris pierreux.

Ils sont tous fanés, pauvres choses flasques qui pendouillent sur leur tige, sauf un. Sur-vitaminé, gaillard, galonné de pétales rouge foncé pointillés d'or, l'iris pavoise, entouré de suivantes poudrées de rose indien.

Ça sentait la menthe par-là, j'ai cherché la plante et ne l'ai pas trouvée. Rêve olfactif ?

Véronique C

Découvertes de juin

Saint-Jacut au mois de juin… c'est, aux abords de l'abbaye, l'odeur humide du sous-bois mêlée aux effluves salées de la mer, c'est la senteur du chêne unie à celle des algues.

Saint-Jacut au mois de juin… ce sont les chants d'oiseaux dans les jardins, vocalises interminables adressées comme un hommage aux fleurs éblouissantes, ivres de printemps.

Saint-Jacut au mois de juin… c'est le calme du village, les coups de marteaux qui résonnent çà et là dans les cours, les rares promeneurs qui parlent à voix basse, silhouettes aperçues au coin des rues, entre les maisons, vite disparues.

Saint-Jacut au mois de juin… ce sont les maisons de pierre grise, massives, aux pignons pointus, aux cheminées hautes comme des coiffes bretonnes, serrées dans un désordre minéral qui donne à certains recoins du village des airs de cour de château abandonné.

Michel

Cueillette

Marée basse. Le soleil est enfin là et peine encore à nous réchauffer. Sur la plage momentanément libérée des flots, des pêcheurs de coquillages. Courbés sur le sol, racloir à la main, ils fouillent le sable à la recherche des précieux trésors de la mer, coques, palourdes et autres couteaux. Bientôt l'eau reviendra, poursuivant son perpétuel mouvement de va-et-vient. Les pêcheurs de coquillages s'en reviendront.

Marilou

Instantanés

Vendredi 1 juin 2018

Sur la plage du Haas, à marée basse, des femmes, des hommes avec leur panier ramassent des palourdes (dont le ramassage est interdit en dessous de 4cm sur leur longueur). Ils doivent aussi pêcher intelligemment, pêcher durablement, ne pas pêcher dans les herbiers. Le soleil brille sur le sable, les algues vertes reposent sur la vase.

Samedi 2 juin 2018

« - Prenez des notes..! » « - Non, nous prenons des Céanotes (Ceanotus..) »

Un homme coiffé d'un Panama, assis dans une Aronde Coupée Océane de 1957, carrossée par Facel, de couleur crème et rouge, avec le n° 22 sur les portières et le sigle BZH ''Bienvenue en Zone Humide'' fixé sur le parechoc arrière. Cet homme, amoureux de Johnny H., dans son adolescence portait la banane sur la tête. Maintenant il est un petit peu chauve, ce qui justifie son couvre-chef, qu'il a ôté pour me montrer son crane bronzé. Aujourd'hui il participe à un rassemblement de voitures anciennes, la ''DINARD élégance'', avec un parcours routier. Il aurait pu s'appeler Dick Rivers..!

Jacques

J’ai vu

- Des cystes qui dévoilent en silence leurs charmes au bord des allées ensoleillées.

- Toute une rangée d’érables au garde à vous saluant la statue de Saint Jacut, fondateur de l’abbaye.

- Six pins sagement alignés veillant sur l’aire de jeux.

- Un iris mauve à la tête inclinée. On dirait qu’il s’ennuie. Ses voisins ne sont plus. Ils ont dû être décapités par une violente averse.

- Deux ouvriers qui installent une rampe sous la majestueuse véranda face au puits de même architecture.

- Une croix en fer toute rouillée sur le chemin qui borde le monastère. Elle nous rappelle qu’autrefois ce chemin était propriété de l’abbaye.

- Une lectrice d’un âge certain assise sur un banc en bois face à la mer. C’est la marée basse. Quelques promeneurs et plusieurs ramasseurs de palourdes.

Enfin une odeur. L’odeur de la mer. Je sens, j’aspire, je hume. Je suis là, devant cet inaccessible horizon. Tout n’est plus que sérénité, calme et volupté.

Anne-Marie

Impressions fugitives

Il est 18 heures. Je viens d'arriver. Il est temps de refaire connaissance avec ce lieu béni, l'abbaye de Saint-Jacut de la Mer.

Du point de rassemblement près du parking, j'embrasse du regard la façade de l'abbaye. Ses rosiers grimpants ont semé des pétales rouges sur le pas de la porte 113. Je ne sens pas leur odeur mais des effluves sucrés venus d'un laurier voisin chatouillent mes narines pendant qu'une symphonie aviaire cliquette à mes oreilles.

Plus loin : six chaises vides en demi-cercle, six rouges, six jaunes. Je m'assieds face à une sculpture moderne blanche que je ne me rappelle pas avoir vue il y a trois ans. Je ne peux pas dire qu'elle me plaît, je me demande à quoi correspondent les espèces d'oreilles de lapin qui pointent au sommet de son crâne. Mais non ! Ce ne sont pas des oreilles de lapin, ce sont des ailes de colombe. Pardon bel oiseau !

Je ferme les yeux, je me laisse rafraîchir le visage par la brise du soir. Elle apporte des odeurs de lilas.

La scie de l'ouvrier m'agace.

La mer est au bout du jardin. Elle est basse.

Je déteste l'odeur de la vase. Je n'irai pas jusque-là.

Pas ce soir en tout cas.

Véronique A.

1er Juin 2018

Il est temps de se sortir et de profiter d'une belle balade. Le printemps serait-il enfin arrivé ? Un rayon de soleil et tout se métamorphose.

L'Abbaye de Saint-Jacut de la Mer offre à ses hôtes un magnifique jardin qui les invite à parcourir ses allées fleuries. Un havre de paix où, à chaque bosquet, on se pose le temps d'écouter les oiseaux chanter à tue-tête et de humer les différentes odeurs.

Ciboulette en fleur, menthe poivrée, thym, romarin, pétales de sureau poussent gaiement au milieu d'œillets de poète, pivoines, rosiers, lys, cistes. Une légère brise soulève ce bouquet de parfums qui aiguise les sens.

Un peu plus loin, un verger bien taillé et soigné titille votre curiosité. Ses arbres fruitiers vous concoctent de belles surprises. De petits fruits naissent et se préparent à ravir vos papilles d'ici quelques semaines : cerises, poires, pommes.

Les abeilles volent au milieu de ce paradis d'effluves et butinent de bon cœur.

Le miel sera-t-il à la hauteur de ces parfums enivrants ?

Pat de Lou

Installation

Après cinq heures de route en compagnie de Catherine au volant, Danielle et Michel, nous arrivons au bout de la presqu'ile de Saint-Jacut.

Après l'installation dans nos chambres, les souvenirs remontent tout doucement.

Je cueille mes premières sensations. En entrant dans le couloir de l'abbaye, déjà, je sens le même parfum qu'autrefois, un mélange de cire de bougie et de térébenthine, inséré à l'atmosphère unique des grands murs de granit.

Vite, je me précipite vers la côte. Me saute au nez l'odeur iodée et acide des varechs. L'air marin salé et léger me pique les narines.

Les sensations de mon enfance remontent à la surface : la fraîcheur du vent, le sable humide et tiède sous mes pieds nus.

Pourtant ce n'est pas encore cela, le ressenti de mes petits pieds d'enfant.

Et houp ! Je manque de glisser… Et là, oui, j'y suis : mon pied s'enfonce vraiment, la vase est bien là, je ne l'ai pas imaginée. Et la mer, comme je me le rappelle, est si loin à marée basse. A chaque instant je risque de glisser et de m'allonger à plat ventre sur les algues vert pâle.

Hop, je me retourne et je reconnais les grands murs de granit noircis par les embruns et un peu aussi par la marée noire de mazout…

La végétation, les chênes verts, les pins, les peupliers blancs ont pris de l'ampleur et cachent à la vue les solides constructions de l'Abbaye. Au-dessus j'aperçois l'élégant clocher découpé de l'église de Saint-Jacut.

Je replonge mon regard vers le sol, j'ai du mal à marcher, les nombreux coquillages me blessent. Oui, c'est bien là que j'ai recueilli autrefois une grande quantité de chapeaux chinois, d'amandes, de grains de café, de palourdes… Et avec tous ces coquillages j'avais confectionné de jolies poupées que j'avais offertes à ma mère.

Les couleurs de la côte s'échelonnent gaiement : vert tendre des algues au sol, le brun sombre des varechs, blondeur du sable, noir des premiers rochers, brun clair, vert amande et vert foncé de la végétation éclaircie par le jaune d'or des derniers genêts en fleur et le vieux rose des tamaris. Enfin le bleu ciel éclate pour nous accueillir !

Anne

Saint-Jacut et autres saints

Des cistes odorants avec leurs pétales chiffonnées, des pins, des tamaris, des gazouillis d'oiseaux, des jeux d'enfants, sur la grève, en bas, tel m'apparaît le sentier de l'abbaye qui mène à la mer.

Rien d'une ligne droite bétonnée comme c'est bien souvent le cas à Saint-Malo, Nice et bien d'autres lieux encore.

Un vieil escalier descend la colline boisée. Il nous conduit vers une étendue vert émeraude, une baie semble-t-il !

Tout près de l'Ile de la grande Roche les parcs à huitres sont découverts. Des bancs de sable, de la vase et de grandes flaques d'eau font la joie des pêcheurs à pied. Ils sont armés d'ustensiles adaptés et creusent inlassablement en espérant remplir les seaux de palourdes et autres petits coquillages qu'ils savourent du regard.

On devine, au loin, une plage de sable blanc. C'est Saint-Cast me dit une habituée. Tiens un nouveau saint : après Saint-Jacut, Saint-Lunaire, Saint-Malo et que sais-je encore. La Bretagne les honore tous, même les inconnus. Et les saintes alors ? Ou sont-elles passées ?

Et tout là-bas, vers le grand large, au-delà de la baie, des voiliers semblent se prélasser au soleil finissant.

Catherine

L'échappée délirante de quelques saints bretons

Pendant que, face à l'île du Grand Bé*, Énogat* les regardait partir à regret et qu'avec culot Malo leur tournait le dos, Lunaire, débonnaire, chantait au clair de lune* en attendant les retardataires.

Mais Briac ayant oublié le cognac, Jacut lui donna un uppercut qui le fit choir sur le c…

Cast, offusqué par cette erreur de casting et voulant régler le cas, appela Brieuc à la rescousse. Celui-ci, vieux et rhumatisant, refusa de se déplacer prétextant qu'il habitait trop loin des lieux.

Cast se rendit alors chez Notre Dame de Guildo* qui, bras tendus vers la mer, chapitra les inconscients :

« Prenez garde, chenapans, à ne pas vous bagarrer sur nos côtes car, privées de protection, celles-ci pourraient bien devenir la proie des Grands-Bretons ! »

Les saints, penauds, se séparèrent en promettant, chacun, de rester désormais sagement dans leur petit port respectif.

Pour les récompenser, Énogat leur offrit du nougat*.

Véronique A

** Côte d'Emeraude, région de Dinard*

** Pour les ignorants comme moi à l'arrivée :*

- L'île du Grand Bé, face à Saint-Malo, est la dernière demeure de Châteaubriand ;

- Saint-Enogat est le nom du vieux village de Dinard ;

- La promenade du Clair de Lune, à Dinard, est fort agréable avec ses palmiers et son air de Riviera; elle s'étend de la plage du prieuré jusqu'à l'embarcadère de l'anse du Bec-de-la-Vallée ;

- La statue de Notre Dame de la Garde fait face à la mer sur la pointe de la Garde, à Saint-Cast-le-Guildo. Son oratoire a été élevé sur un terrain communal de cette pointe pour répondre au vœu des Castins, épargnés par les bombardements d'août 1944, lors des combats de la Libération ;

- Nougat : on en voit une grande diversité, alléchante, dans la devanture d'un magasin de la rue principale de Dinard.

FILATURE

Etrange inconnu

Qui est cet homme à la longue cape rouge, immobile sur le sentier qui longe la plage, comme desséché après une longue marche, barbe hirsute, regard hagard, mais tout de même fier dans son allure ? Peut-être venait-il d'une contrée lointaine, avec ses bottes de moujik, un prince chassé de son royaume ou, tout simplement, un homme qui avait tout perdu. Il a dû marcher, marcher et encore marcher pendant des jours et des nuits, ne sentant plus ses pieds usés sur ces sentiers caillouteux. Il devait, sans doute, se nourrir de noix et de baies sauvages, trop fier pour mendier. Après de longues semaines, il est arrivé au bout de cette route interminable, bloqué par la mer, ce mur horizontal d'eau. Il n'avait plus de mots, plus de pensées, sa tête vide, et, comme un automate, tout doucement, il s'est glissé dans cette mer si douce, enveloppé tendrement par les algues brunes. L'homme à la cape rouge a ainsi disparu, petit à petit, seules les traces fraîches de ses pas sur la sable ont été effacées petit à petit par la mer montante.

Brigitte

En quête de liberté

C'était un matin à Saint-Jacut en juin dernier. Après de fortes pluies, le ciel s'éclaircissait lentement. Nous étions sur le sentier bordant la mer et parlions de tout et de rien quand soudain, au détour du chemin, apparaît, non loin de là, une silhouette voutée, encapuchonnée dans un vêtement rouge délavé.

La végétation et les courbes du sentier m'empêchent de la suivre. Je la perds un instant puis descends sur la grève, ce qui me permets de retrouver ses empreintes sur le sable : de tous petits pas et une pointure qui serait celle d'un homme !

Soudain, à quelques mètres devant moi, il est là, de dos, longeant la digue. Il marche très lentement, d'un pas lourd. Il porte, à bout de bras des sacs en plastique, sales et abîmés. On dirait qu'il fait du sur place.

Que peuvent bien contenir ces sacs ? De la nourriture, des vêtements ? Ou peut-être quelques trésors ou souvenirs témoins d'une vie antérieure, auxquels il attache encore de l'importance !

J'arrive enfin à sa hauteur : il ne répond pas aux bonjours habituels. C'est un visage âgé, émacié et hirsute qui semble égaré, perdu dans ses pensées. On dirait que les mots ont cessé d'exister et qu'ils ont laissé place à ce silence qui vous arrache la vie.

D'où vient-il, redoute-t-il la peur, le froid, la faim ? Impossible de savoir.

Alors j'imaginais qu'il venait de très loin, d'un pays qu'il avait fui pour différentes raisons: la guerre, la maladie, l'addiction ou bien une rupture familiale ou professionnelle. Il avait tout simplement disparu, sans identité et plus personne ne le recherchait.

Soudain je pris peur pour lui. Que va-t-il lui arriver ? Un signalement du voisinage puis la Police viendrait le prendre et lui retirer la seule chose qui lui restait encore : la Liberté.

Catherine

Mission secrète à Saint-Jacut

L'ordre de mission était précis : « Agent Dr 007, veuillez repérer et neutraliser tout bonnet-rouge en Côtes-d'Armor ». Mon rapport le fut moins.

En effet ce matin-là, alors que je déambulais incognito dans les rues de Saint-Jacut de la Mer en tenue de parfait touriste, bermuda impeccablement repassé, polo Lacoste et lunettes Ray-ban, je tombe sur un bonnet-rouge sur le port de la Houle. Il est en train de tailler une bavette avec trois autres gus : un touriste en caleçon de bain hawaïen et claquettes, lunettes de soleil sur le nez ; un post-soixante-huitard, cheveux longs attachés en queue de cheval, pull marin avec les manches retroussées ; et un colosse national, peau blanche, bermuda bleu et pull rouge. Je prends racine sur un banc à proximité, jouant aux touristes à la recherche d'un bain de soleil. De là, des bribes de mots me parviennent: « C'est des cons... y a qu'à tout péter... c'est pas possible... ils vont voir…. » C'est sûr : même s'il n'y en a qu'un qui porte un bonnet rouge, les autres font partie de l'organisation. Au bout de quelques minutes, la réunion se termine et le groupe se disloque. Je décide, dans l'action, de filer celui au bonnet rouge, habillé en maillot blanc, jeans, doudoune sans manches et petites lunettes rondes. Le voilà qui se dirige vers le centre bourg et entre au café Le Bretagne.

Quelques secondes plus tard, je pousse la porte de ce même café. Tous les visages se tournent vers moi et le volume sonore de la salle baisse simultanément, comme si les Bretons faisaient varier le son de leur voix au fur et à mesure qu'ils tournent la tête. Des potentiomètres à cou tordu en quelque sorte.

« Bonjour, lançai-je en relevant mes Ray-Ban sur mes cheveux. »

Je m'installe au comptoir juste devant le bonnet-rouge qui vient de s'asseoir à côté d'un autre bonnet-rouge. Très intéressant ! C'est donc ce café qui leur sert de quartier général ! Évidemment, ils se doutent qu'ils peuvent être écoutés et ils se mettent à parler à voix basse. J'entends néanmoins quelques mots « ... phosphate... on fait comme prévu... demain sept heures au port ». Je décide de continuer la filature et prends une chambre qui donne sur le port à l'hôtel de Cornouailles. Levé très tôt, j'attends mes gaillards, planqué derrière les claires-voies de mes volets, appareil photo en main avec zoom de 300mm. Peu avant sept heures, ils arrivent avec un vieux fourgon blanc et déchargent quelques bidons en plastique blanc qu'ils jettent sur un vieux rafiot. Je commence à comprendre ! Ils vont certainement les remplir au large avec du glyphosate. Des bruits courent qu'une contrebande de ce produit se ferait en France sur les côtes bretonnes. Je décide d'attendre leur retour pour vérifier mon hypothèse. Il est dix heures sonnantes lorsque le rafiot rentre au port. Nos deux lascars sautent à quai et déchargent des caisses de matériel et les fameux bidons blancs. Aussitôt je me précipite hors de ma chambre pour les prendre en flagrant délit. J'arrive sur le quai lorsque l'un

des trafiquants ouvre un bidon, examine l'intérieur et déclare: « Il est beau ton naissain d'huîtres ». Patatras ! Ce n'est donc pas du trafic de glyphosate. Je vérifie en m'approchant, jouant le touriste curieux. Je me baisse vers le bidon et demande : « Ah, intéressant ! On peut voir ? »

Effectivement, des milliers de minuscules huîtres à peine visible à l'œil nu s'ébrouent dans ce bidon.

« Ne traînons pas, dit l'un des deux bonnets-rouges, allons le mettre en bassin».

Alors, dépité, je rentre en traînant les pieds dans ma chambre d'hôtel et jette ces quelques mots sur mon rapport de filature: « A Saint-Jacut de la Mer, un ou deux bonnets-rouges auraient été aperçus ».

Daniel

Michel ?

« Michel 06 44 08 22 63 » Non ce n'est pas un numéro style « Lola 3609 », c'est le numéro de téléphone d'un pote de mon ancienne vie de baroudeur, inscrit sur un répertoire téléphonique enfoui au fin fond d'un tiroir, que je viens de retrouver. Vais-je tenter de le composer pour renouer avec ce Michel des jours de galère et de joie passés ? Peut-être, ou peut-être pas. Est-il toujours de ce monde ? Il était un peu casse-cou à cette époque. Allez, je m'y colle ! Mais où est-ce que j'ai fourré mon portable ? Je ne le trouve pas. Tant pis, je verrai bien cela demain.

Jacques

Retour sur image

Soudain, elle apparait. Telle Ava Gardner avec sa robe à corolle blanche parsemée de cerises rouges entourées de feuilles vertes, la taille bien prise par une large ceinture de cuir du même rouge vif. C'est son sourire rayonnant qui attire au premier regard. Puis sa coiffure, très années 60, bandeau drapé retenant des cheveux bruns qui ne demanderaient qu'à s'échapper. Elle arrive, démarche légère et gracile. S'arrête pour permettre une photo sollicitée. Elle sait qu'elle est belle dans cette tenue en harmonie avec l'âge de l'Austin Healey rouge et grise de 1961. Touche de raffinement, les gants de guipure blanche couvrent des doigts forcément élégants et fins, où brille une pierre de rubis rouge finement taillée.

L'ensemble est harmonieux, raffiné et en phase avec l'évènement : le Tour de l'Elégance de Dinard. Gaëlle dit son plaisir de voir renaitre cet évènement dédié à l'élégance et au bon goût depuis 1921 et tombé en désuétude dans les années 80. Elle dit sa joie de participer à cette virée dans une de ces belles voitures d'époque, plus étincelantes les unes que les autres. Sa fierté aussi de participer à la résurrection d'un évènement festif destiné à glorifier le raffinement et les belles choses. Elle qui fut, toute sa vie, penchée sur les chiffres et les bilans dans une autre vie à Vitré, celle d'avant où il fallait faire preuve de rigueur et de sérieux dans son travail.

Aujourd'hui elle est là, éblouissante dans sa robe à cerises, avançant d'un pas léger dans ses chaussures « rock » vers le buffet dressé face à la mer et l'ile des Ebihens. Elle y rejoint la centaine de chauffeurs et passagers de ces belles voitures rescapées de la ferraille et de l'oubli, laissant derrière elle un parfum enivrant que je reconnais tout à coup : « Cuir de Russie » ce même parfum que j'aimais tant adolescente. Toute une époque !

Marilou

Aristocrate

Je la vis arriver de loin. Sur la route poussiéreuse, elle cahotait avec maladresse au soleil de Bretagne et semblait peiner derrière ses insolentes rivales qui caracolaient sous les vivats du public. Mais, d'emblée, elle me plut avec ses gros yeux candides qui faisaient oublier sa taille chétive : deux gros phares resserrés sur une calandre étroite surmontée d'un habitacle minuscule. Je la vis passer devant moi avec un peu de tristesse car elle faisait vraiment son âge, et sa coquetterie était d'un autre temps. Sur son porte-bagages, deux malles de cuir patiné évoquaient une « belle époque » révolue d'escapades lointaines, de vacances exotiques, de routes dangereuses, de haltes confortables… Un instant plus tard elle disparaissait au loin, toujours vaillante derrière les grosses cylindrées rutilantes qui la couvraient de poussière. Je la retrouvais bientôt sur le parking en bord de mer où s'étaient rassemblés les plus beaux spécimens de l'Automobile Club de France. Elle était un peu à l'écart et semblait bouder. Relevant son nom, je compris les raisons de sa fierté : c'était une « Hupmobile 1909 », une des plus authentiques pionnières de l'aventure automobile.

Michel

Mission délicate

On m'appelle Félix the Cat, je suis détective et envoyé en mission délicate. Il s'agit de suivre discrètement un groupe de pèlerins de C2000 appelés eux-mêmes à prendre en filature la moindre créature se profilant à l'horizon. Petit profil, poil ras, je suis un tout petit chat noir pouvant me faufiler à travers les céanothes touffus. Quelques regards furtifs m'aperçoivent ici et là, mais sans trop se poser de questions. La mission est certes dangereuse mais pleine de rebondissements aussi touchants qu'hilarants.

Ah ! Voilà mes pèlerins à la queue-leu-leu le long du sentier du littoral, bavardant sur divers sujets. Soudainement, le groupe s'arrête, émerveillé par une belle créature élancée, debout sur une planche à voile, pagayant tout en douceur. Une jeune chienne blanche et noire l'accompagne sur la planche. Figée sur son arrière-train et pas très rassurée, elle fixe l'horizon. Le groupe poursuit son chemin mais retrouve sa belle sirène au détour de la pointe, en train d'héler son deuxième compagnon à quatre pattes, un labrador noir. A la nage, ce dernier rejoint sa maîtresse et saute sur la planche. Le groupe subjugué fusille de ses portables la belle dulcinée et l'un d'eux arrivera même à obtenir et enregistrer son numéro de téléphone…!

Plus loin, un vieux monsieur tout recourbé, titube le long de la digue, des sacs en plastique dans les mains, encombrés d'objets divers. Qui est-il ? Où va-t-il ? Personne ne le sait. Errance, solitude, tristesse, impuissance.

Mais, le chemin se poursuit. Tiens, bizarre ! Que fait cette charmante dame aux cheveux noirs ? Mais, ne serait-ce pas la même personne qui, trois ans plus tôt, achetait deux paires de mocassins au même endroit? Eh oui, certes, c'est bien elle, la voilà ressortie de la petite boutique du village, cette fois-ci une paire d'espadrilles rayées blanche et bleue à la main.

A cet instant, je ne comprends toujours pas l'objet de ma mission. Un peu comme Joséphine Ange Gardien envoyée de je ne sais où et qui, d'un simple claquement de doigts, résout si facilement certaines énigmes…..

Pat de Lou

Johan le Guennec

Au moment où je prends la plume, rien, ou presque rien, dans la balade informelle du samedi 2 juin n'a franchement déclenché mon imagination, sauf peut-être ce chat noir fuyant dans les buissons ou cette jeune femme – nous apprendrons qu'elle se prénomme Carole – qui promenait ses chiens en planche à voile sur une mer d'huile.

St-Jacut ne se résume tout de même pas à un chat et deux chiens !

À y réfléchir plus avant, Il y avait bien cet homme à la pointe de la Houle. Je l'ai observé car il me rappelait un cousin : petit, râblé, vêtu d'un short bleu, avec des poches écossaises jaunes et grises qui tranchaient sur le bleu délavé du short, lui-même retenu par une ficelle jaune qui pendait sous un polo bordeaux. Avec ses bottes courtes en caoutchouc marron, ses mollets grassouillets, ses biceps en forme de pomelos, sa moustache paillasson au-dessus de lèvres pâles, il m'a fait penser au parfait « cong'paye » d'antan. Ne croyez pas que je sois méprisante en le traitant de la sorte, c'est juste que moi, Élodie de la Porte de la Ville de St-Cloud, fille du Marquis de St-Cloud, je n'aurais jamais vu mon père habillé de la sorte. Élégant et distingué en toute circonstance, il portait des chemises, des cravates et des chaussettes remarquablement assorties à ses costumes et des souliers fins toujours impeccables. Ses mains, longues et blanches, n'avaient probablement jamais plongé dans le cambouis. Non, je ne suis pas méprisante envers cet homme à la pointe de la Houle, j'imagine que de son côté il aurait taxé mon père – qui n'avait jamais connu les congés payés – de parfait « aristo ».

Qui est-il ? Que fait-il ? Quelle est son histoire ? Mon imagination s'envole.

Il s'appelle Johan le Guennec, il a 70 ans. Après avoir mené la vie intense d'un patron local dans le maquereau, son monde est devenu triste à la perte de sa femme, une belle blonde plantureuse qui tenait la caisse dans sa conserverie, quai du Maquériau. Travailleur et obstiné, il avait fait fructifier son commerce sans être trop sourcilleux sur les œillades qu'elle lançait aux chalands pour les accrocher. Il faut dire que la femme de son concurrent, petite et maigre comme une sardine en boîte, avec une poitrine plate comme une limande, ne faisait guère le poids.

Johan n'en a pas voulu à son épouse. En partie grâce à elle, il était devenu propriétaire de son voilier, un ketch blanc dont il est très fier.

Maintenant qu'elle n'est plus là, il enfile les bières au Café du Commerce avec son copain – celui qui ressemble au commandant Cousteau – et ils refont le monde. Il lui reste sa petite fille, Carole, qui passe ses vacances avec lui. Elle s'occupe des chiens, Rox et Roxi, des bâtards, un noir, un noir et blanc, issus de la même portée. Ils lui sont très attachés. Elle les a dressés à rester sagement sur une planche à voile pendant qu'elle les promène dans la baie – spectacle à la fois saisissant et attendrissant. Quand elle n'est pas là, Johan ne se lance pas sur l'eau avec eux, il ferait capoter le paddle. Il aime un peu trop le pinard.

En revanche, il les promène parfois dans son rutilant coupé Simca Océane beige et rouge de 1957 hérité d'un vieil oncle qui l'avait gagné pour 100 sous à la loterie.

Son épouse est enterrée au petit cimetière de Saint-Jacut.

Quand il est vraiment bourré, il se plante devant la tombe et chante à tue-tête : « Auprès de ma blonde… »

Véronique A.

Flagrant délit

Les yeux braqués sur son objectif, Jean l'avait repérée. Silhouette fine vêtue de blanc, accompagnée d'un bichon blanc. Immobile elle regardait la mer. Puis, poussée par le chien qui tirait sur sa laisse, elle avait pris le sentier côtier. Jean, dissimulé derrière les troènes, avait eu juste le temps de flasher son visage à demi-caché par une épaisse frange et des lunettes noires, quand elle était passée à trois mètres de lui. Ses lèvres exagérément peintes en rouge groseille l'avaient surpris. Etre aussi discrète dans ses déplacements et se maquiller outrageusement, n'y avait-il pas là quelque chose de contradictoire ? Mais bon, Jean n'était pas ici pour poser des questions existentielles, il était là, payé par Monsieur Louis Lévêque de la Société Lévêque, électricité, plomberie, chauffage, jouxtant la villa Le Guen, pour suivre et photographier sa femme Lydia Lévêque qui retrouvait tous les après-midi Yves Duharme, un quinquampois retraité habitant au-dessus du port de la Houle, route du Haas, bâtiment B deuxième étage.

Le sentier était très agréable en ce mois de juin. Jean suivait Lydia Lévèque à bonne distance mais le vent lui renvoyait les petites conversations d'elle et son bichon. « Dépêche-toi mon bébé, viens que je t'enlève cette fleur de céanote sur le dos, vite, vite, le thé chez les Duharme va être froid. »

Véronique C

Enquête sur une apparition

Je marchais paisiblement, seule, sur le Sentier des Douaniers, lorsqu'à un coude du chemin, face à moi, est apparue une créature étrange.

Une chevelure très blonde, évanescente, encadrait son visage. Son regard sombre, cerné de Khôl, contrastait avec son teint pâle. Son regard brillant me scrutait sans montrer aucune expression.

J'ai eu le temps d'être impressionnée par sa peau blanche, ses taches de rousseur, l'ovale du visage encadré par des effluves de mèches blondes presque blanches comme les anges chanteurs du triptyque « L'agneau mystique » de Van Eyck. Au cou elle portait un court collier, non pas de bribes de corail rouge, mais de branches vert-olive assorties parfaitement à sa robe également verte. Tout l'ensemble était comme prêt à s'enflammer.

Nous nous sommes croisées, sans animosité mais j'ai tout de suite senti une forte chaleur m'envahir. Était-ce un ange ? Était-ce Lucifer en personne ? Aussitôt après, je me suis retournée, elle avait disparu comme si un épais nuage blanc l'avait absorbée. Ah ! La légèreté des anges.

Le lendemain, je reprenais ma marche sur le Sentier des Douaniers, et à nouveau elle est apparue face à moi, brusquement, sortie de nulle part. D'où venait cette créature ? Existait-elle vraiment ou mon imagination enflammée par les derniers évènements avait-elle créé ce personnage ?

Ne trouvez-vous pas que le Sentier des Douaniers permet de concevoir tout un univers onirique ? L'un derrière l'autre, nous cheminons car l'espace est étroit et il nous oblige à suivre une seule direction. Les buissons nous étouffent et permettent d'apercevoir difficilement le délicat bord de mer. Nous ne pouvons pas nous arrêter car un autre marcheur nous suit. Alors saute à nos yeux l'histoire médiévale, les mystères bretons et les nombreux saints, comme Saint-Jacut, Saint-Briac, Saint-Cast…

Était-ce une femme ou une sorcière que je viens de croiser ? Elle était si fière, avançant sans entrave, librement, rien ne semblait l'atteindre.

Ses pas touchaient à peine le sol. Dans sa vie, elle avait refusé de s'encombrer d'un mari, d'un enfant. Était-ce mon esprit qui avait imaginé cette rencontre. Pourtant j'étais persuadée de l'avoir rencontrée à deux reprises…

Je me revoyais plus jeune, sans ces longues années derrière moi. Et cette femme – car c'était bien une femme que j'avais croisée – me rappelait mon insouciance, la joie de vivre le moment présent. Elle ne savait que marcher sur le sentier, elle savait aussi s'élever comme un aigle au-dessus de nos vies et s'amuser de nos embarras quotidiens, de nos gaucheries, de nos défiances à nous-même !

Anne

DIALOGUES

Ève au jardin

Comment se fait-il que sœur Marie-Madeleine se dirige régulièrement au fond du jardin vers ce cabanon à outils dissimulé sous un saule pleureur ? Pourquoi éprouve-t-elle le besoin d'aller si souvent se confesser dans ce local qui accueille les moniales durant la saison touristique ? Un jour, un visiteur, intrigué par son manège et trouvant la sœur très à son goût, la suivit. Quelle ne fut pas sa surprise de l'entendre chuchoter avec une personne de sexe masculin. S'approchant à pas de loup, il entendit cette étonnante conversation :

– Mon père, j'ai encore beaucoup péché.
– Mais où avez-vous donc pêché ?
– Comme toujours, mon père, au fond du jardin.
– Dans le bassin ? Mais il n'y a pas le moindre petit maquereau dans le bassin !
– Non, mon père, pas dans le bassin, dans la serre à tomates…
– Mais enfin, ma sœur, ne me dites pas que vous avez encore succombé à la tentation !
– Heu… c'est délicat, mon père… je ne peux pas m'en empêcher…
– Pourtant, je vous avais donné la pénitence maximale la dernière fois !
– Ce n'est pas ma faute, mon père… Vous comprenez, le jardinier… il n'arrête pas de me tourner autour… et il est si beau… je ne peux pas résister. Il me dit que j'ai de beaux yeux, de belles dents, de belles jambes, alors, vous comprenez…
– Cessons-là ma sœur ! Je ne veux pas en entendre plus. Tant que vous me parliez de vos rapines à la cuisine ou de votre jalousie envers sœur Cécile, je pouvais vous absoudre mais là, trop c'est trop. Mon devoir est de vous dire que votre place n'est plus dans cette communauté. Je ne peux pas, vous en conviendrez, cautionner un tel comportement.
– Ce n'est pas ma faute…
– Ni la mienne ! Dès demain, trouvez une excuse et demandez à la mère prieure de vous délier de vos vœux.

Le visiteur aborda Marie-Madeleine à la sortie du cabanon et lui dit :

- N'ayez crainte, ma sœur, je vous attendrai à la porte de l'abbaye. J'ai un taxi mauve. Je m'appelle Jo.

Anne-Marie, Pat de Lou, Jacques, Véronique A

Râteau à Saint-Jacut

Didascalies : deux séduisantes jeunes femmes sont assises sur un grand tabouret dans un bar près de la plage de Saint-Jacut. L'une est coiffeuse, l'autre est chauffeur de bus ou conductrice d'engins de travaux publics. Deux messieurs d'un âge plus avancé (style cadre senior confirmé) s'approchent d'elles. Tous les deux sont mariés mais leur femme n'est pas là.

-Vous permettez que l'on s'asseye à côté de vous, Mesdemoiselles ?
- Meg : oui oui !
- Pierre-Henri : Il a l'air sympa votre cocktail, qu'est-ce que c'est ?
- Priscilla : ben, c'est le cocktail du patron, quoi.
- Pierre-Henri : mais encore ?
- Meg : jus d'ananas et curaçao (*elle prononce mal*)
- Pierre-Henri : moi, je l'achète chez Fauchon à Paris, il est sublime…
- Priscilla : ouais, mais nous on est des fauchées de chez Fauchon…
- Charles : vous connaissez Paris ?
- Priscilla : ben un peu, vous nous prenez pour qui ?
- Pierre-Henri : Justement, vous êtes ici en villégiature ?
- Meg : non, non, on est rien qu'dans le studio de not'copine
- Charles : un studio qui donne sur la mer ?
- Priscilla : oui, si on veut, avec une grande terrasse
- Pierre-Henri : ce doit être charmant à l'heure des couchers de soleil…
- Meg : euh…j'vois qu'vous êtes un romantique vous, ça change !
- Pierre-Henri : ça change de quoi ?
- Priscilla : ça change des mecs mariés célib pour un soir !
- Charles : je vous comprends mais on n'est pas comme ça, vous méritez mieux.
- Meg : on mérite quoi à ton avis ?
- Charles : d'être courtisées par des gentlemen…
- Pierre-Henri : des gentlemen prêts à vous inviter à dîner mesdemoiselles…
- Priscilla : à dîner ? au champagne et avec coucher de soleil ?
- Charles : quelle belle étape pour monter au septième ciel !
- Meg : vous êtes un rapide dans vot'genre, vous.
- Pierre-Henri : excusez-le, mon ami Charles est pilote de rallye.
- Priscilla : Oh bah, nous aussi on conduit de gros engins.
- Charles : je vois que nous partageons l'amour des belles carrosseries…
- Priscilla : vous êtes sur de maitriser vot'technique? Pasque nous, on est des professionnelles !
- Pierre-Henri : des professionnelles de quoi ?
- Meg : des professionnelles de la bonne conduite !!!

Véronique C dans le rôle de Meg
Michel dans le rôle de Charles
Martine dans le rôle de Priscilla
Daniel dans le rôle de Pierre-Henri

FUTUR ANTERIEUR

Quand j'aurai suffisamment écrit

Quand j'aurai écrit suffisamment de textes, que je les aurai intitulés, mis en pages, relus, corrigés, classés, je pourrai alors me lancer un nouveau défi : les publier.

Que de chemin aurai-je alors parcouru depuis le premier texte écrit il y a une dizaine d'années en vacances, griffonné au dos d'un document touristique ! A l'époque je n'aurai jamais pensé que cela fût possible. L'édition ! Un domaine réservé aux philosophes, aux intellectuels, à la classe politico-dirigeante qui peut se payer des nègres. Mais voilà, petit à petit l'oiseau fait son nid et le petit père Daniel ses chemins, celui de Compostelle et celui de l'Ecriture. D'ailleurs les deux sont liés puisque la marche aura été propice à la réflexion préalable à toute écriture et mes écrits relateront mes pérégrinations de marcheur. D'aucuns me diront : « Attention Daniel, tu vas prendre la grosse tête !». Je leur répondrai que c'est déjà fait depuis longtemps puisque ma mère peinait, alors que j'étais tout jeune gamin, à trouver des casquettes pouvant encercler ma ''petite grosse tête''. Et puis, vous vous en rendrez vite compte. Quand mon premier livre aura été publié, s'il advient que je prenne un ton condescendant en vous demandant: « C'est pour quand ton prochain livre ? », vous aurez raison. Ou si je vous réponds : « Tu n'as pas encore publié un seul livre ! », vous penserez à juste raison que j'ai complètement explosé en vol, ou plutôt que j'ai été pris d'un délire d'identification littéro-psychotique.

Mais pour l'instant je gratte, je gratte encore, je gratte toujours car lorsque mon premier livre aura été publié, il me faudra penser au deuxième, puis au troisième, puis au suivant jusqu'à ce que Parkinson, Alzheimer ou la grande Faucheuse ne m'emportent dans leurs Edens inconnus, sans retour.

Daniel

Quand la mer aura quitté la plage

Quand la mer aura quitté la plage, je partirai. Je ramasserai, les mains dans la vase des palourdes, des coques, que je mettrai dans mon panier en osier pour les égoutter. Je marcherai sur le sable encore humide et me rendrai sur l'archipel des Ebihens où je rencontrerai sûrement les membres de l'atelier d'écriture de l'Association C2000, en vadrouille avec crayons et carnets à la main. Ensuite je rentrerai pour ne pas être pris par la mer qui remontera pour reprendre sa place jusqu'à la grève.

Jacques

L'inaccessible rêve

Quand enfin j'aurai atteint le sommet, le glacier s'étalera sous mes yeux.

J'aurai réussi cette ascension tant désirée qu'elle en était devenue une obsession : atteindre le sommet de l'Aneto et marcher sur le glacier de la Maladeta.

Respirer l'air glacé des cimes, sentir le vent violent qui fait danser les cristaux de neige sur la surface bleutée de la glace, être éblouie par les dards acérés du soleil déjà haut là-bas au-dessus de la crête rocheuse…

Quand j'aurai atteint le sommet, je respirerai profondément, lentement pour calmer les battements de mon cœur, tout mon corps se détendra et mes yeux se fermeront.

Alors je ressentirai ce bien-être absolu, cet état de grâce où le temps parait suspendu, ce bonheur de se sentir vivant et heureux…

Quand j'aurai atteint le sommet.

Marilou

La mer et les femmes

Quand elle sera partie, il prendra sa guitare.
Il accord'ra ses rimes aux accents de ses vagues,
Et pleurera la mer qui aura disparu.
Il se fera petit,
Allongé sur le sable, et n'entendra sa voix
Qu'aux sons de sa guitare.
Les notes répondront à ses appels pressants,
Les mots se rangeront en bon ordre pour lui,
Présents sur la feuille blanche et au bout du crayon.
Et il les écoutera.
Car il ne pourra faire autrement que d'entendre
L'appel de la mer et de sa bien-aimée.
Et quand elles reviendront,
Il sera là encore,
Les doigts raidis sur les cordes pincées,
Toujours blessé
Mais déjà souriant
Aux bonheurs promis par ces belles infidèles.

Martine

Quand le soleil sera couché

Quand le soleil sera couché, que les dernières barques seront rentrées au port de La Houle, que les derniers promeneurs auront regagné l'Abbaye, que les dernières lumières du village se seront éteintes, que les dernières voix se seront tues, je me lèverai sans bruit, descendrai en silence l'escalier qui mène à la porte d'entrée, marcherai prudemment sur les gravillons de la cour pour rejoindre la grande allée qui conduit à la mer, passerai devant la statue de Saint-Jacut, blafarde comme un fantôme sous la lune, pousserai la porte en fer du parc, et m'engagerai sur le petit sentier qui longe la mer en direction du village.

Là, j'y suis ! La mer est devant moi, calme et scintillante au clair de lune ; le clapotis des vagues se mêle au léger souffle du vent dans les hautes ramures des grands arbres qui bordent le sentier.

Tout à coup, j'aperçois une ombre vaporeuse qui monte à ma rencontre sur le sentier. Je n'en crois pas mes yeux. Serait-ce une apparition de sainte Awawa… ? Ou le fantôme d'Onésime… ?

Ne serait-ce pas plutôt Mégane – ou peut-être Priscilla – qui, lassée des cocktails du patron en compagnie de Pierre-Henri et Charles-Edouard au Bar de la Goélette, se sera égarée après avoir contemplé le coucher du soleil ?

Michel

Plage de la Manchette

Quand le soleil sera couché, je tendrai mon hamac entre deux arbres et j'écouterai la nuit s'abattre sur la plage de la Manchette. Quelques gouttes d'eau tomberont sur les pommes de pin au-dessus de moi en faisant un bruit mat. Elles atterriront mollement sur ma joue en y déposant des senteurs résineuses qui me rappelleront mon enfance. Nous allions rarement à la mer. Notre univers, c'était la campagne avec ses prairies, ses étangs, sa forêt, ses odeurs, surtout celles de fougères, de champignons et de pins.

Je n'aimais pas ramasser les champignons qui m'obligeaient à marcher tête baissée mais j'adorais dépouiller de leurs graines les pommes de pin tombées sur le tapis herbeux. Je me souviens que je choisissais une pierre bien plate pour y déposer une graine et qu'à l'aide d'une autre pierre je cassais la coque de la précieuse amande qui, au passage, me noircissait les doigts. Il ne fallait pas taper trop fort, sinon coque et amande s'écrasaient en une bouillie incomestible qui frustrait mon palais d'une saveur subtile. J'ai gardé de ces souvenirs d'enfance une tendresse particulière pour les salades aux pignons de pin servies dans certains restaurants de la capitale.

Quand la nuit sera complètement tombée sur la plage de la Manchette, je tenterai de m'endormir, mais le sommeil ne viendra pas, et quand des gouttes de pluie éparses s'écraseront sur ma joue, je me rappellerai cette nuit en pleine forêt amazonienne : mon hamac tendu entre deux arbres au bord du Rio Mucajai et la pluie qui tombe sur l'inextricable végétation au-dessus de ma tête. Je me souviens qu'elle faisait un bruit de cavalcade qui nous faisait penser, à mon amie Susan et à moi, à un animal sauvage en approche. D'une seule voix, nous avons crié : Aguinaldo ! Réveillant ainsi notre guide qui dormait d'un lourd sommeil dans le hamac voisin. Son oreille avertie nous rassura immédiatement. Ce que nous avions pris pour un animal en approche n'était rien que le son de la pluie dégringolant de feuille en feuille. Nous nous endormîmes sous le plastique que, tant bien que mal, nous avions tendu au-dessus de notre hamac dans l'espoir d'échapper à des vêtements trempés le lendemain.

Quand la nuit sera complètement tombée sur la plage de la Manchette, je me laisserai bercer par le clapotis des vagues en contrebas.

J'emplirai mes narines d'effluves marines et me laisserai emporter au pays des songes enchantés.

Véronique A

Quand la porte sera tirée

Quand la porte sera tirée, j'oublierai tes gammes, tes mesures à 2, 3, 4 temps, tes andante, tes allegro, tes vivace…
Trop de répétitions auront cassé ma patience.

Quand la porte sera tirée, j'oublierai tes arpèges acrobatiques, tes accords diatoniques, tes doubles croches écorchées…
Trop d'études, trop d'essais auront mis mes nerfs à vif.

Quand la porte sera tirée, j'oublierai les fugues, les concertos, les mazurkas, les valses, les ballades…
Trop de classique, trop de sérieux auront lassé mon enthousiasme.

Quand la porte sera tirée, tes concerts, tes tournées, tes admiratrices, tes regards perdus de fatigue, tes silences…
Trop de bémols, trop de dissonances auront mis notre amour en mineur.

Adieu.

Véronique C

Futur antérieur

Quand la maîtresse aura fini de nous exposer ses attentes et les thèmes de nos devoirs, je partirai retrouver mes amies les hirondelles.

Oui, je serai parti à tire-d'aile pour découvrir de là-haut la belle presqu'ile de Saint-Jacut.

J'aurai lissé mes ailes et je me serai élancé du haut de la sculpture du tronc d'arbre «La Sérénité» avec la colombe blanche. Après avoir dépassé les derniers peupliers blancs, j'aurai volé vers l'immensité marine. A ma grande surprise, j'aurai constaté que la mer s'en est allée.

Aurait-elle pris la poudre d'escampette parce que les pécheurs lui auraient arraché tous ses poissons ? Ou parce que la terre ne tournait plus rond ?

Tout en planant, je découvrirai avec émerveillement toutes les couleurs offertes par la marée basse :

- les blancs orangés, presque bruns, des coquillages si petits vus de là-haut
- l'argenté des filets d'eau qui brillent en s'étirant au soleil
- le gris-vert de la vase
- les verts tendres, plutôt anis, des algues frêles se dorant à la douce chaleur

Quand j'aurai atteint ma trajectoire, je continuerai mon vol jusqu'aux rochers brun doré avant de me poser sur un pin maritime pour écouter les jaguines raconter les derniers évènements de la Presqu'île:

« Tu as entendu, il se trame de drôles de choses à l'Abbaye, un groupe de 13 individus qui se disent "pèlerins de Compostelle" ont le culot d'écrire sur notre patrimoine… L'autre jaguine a répondu aussitôt « mais non, ce ne sont pas des pèlerins, ils n'ont ni coquille, ni bâton ; et puis t'as vu, ils n'ont même pas les grosses chaussures de marche »… et patati et patata…

Moi, du haut de mon arbre, je me lasserai de ces bavardages, je reprendrai mon envol pour tournoyer sans fin avec mes amies les hirondelles et me gaver de petits moucherons.

Anne

Quand la mer aura quitté la plage

Quand la mer aura quitté la plage
Je partirai
Je marcherai pieds nus
Je laisserai mes empreintes dans le sable vierge
J'avancerai au rythme des nuages
J'abandonnerai tous mes regrets dans l'océan
J'oublierai
J'avancerai encore et encore.

Quand j'aurai atteint l'île, je me poserai sur un muret de pierre
Le temps ne comptera plus
Mes rêves se perdront dans cet infini.

Et quand le soleil aura sombré à l'horizon,
Je me laisserai bercer par la chanson de l'écume.

Anne-Marie

Quand la mer sera retirée

Demain, dès l'aube, quand la mer sera retirée, je lacerai à nouveau mes godillots et poursuivrai mon cheminement à travers les grèves ensablées. Je sais déjà que le lourd fardeau de mon sac me fera parfois vaciller dans la vase. Déterminée à joindre l'autre rive, la tête haute, le buste en avant, mes poignets accrochés aux sangles, je m'élancerai vers cet horizon incertain qui me réserve une nouvelle tranche de vie, emplie de douceur et de liberté.

Le cri des goélands m'accompagnera pour me maintenir en éveil et ne pas lâcher prise. En moi, je garderai le souvenir mélodieux d'un pianiste prodigieux qui m'aura donné l'envie de rebondir.

Pat de Lou

QUAND J'ARRIVERAI SUR L'ILE

Aux îles Ebihens

Croquis de Brigitte

L'île de la tentation

Quand j'arriverai sur l'ile, j'enlèverai mes chaussures et prendrai contact avec l'eau claire du bord de plage. Je m'arrêterai pour admirer les kyte surfs voletant dans les airs, tractant les intrépides surfeurs plus ou moins agiles avec leur drôle de matériel. Je me promènerai lentement, les jambes dans l'eau. Le reverrai-je cet homme croisé hier sur le Chemin des Douaniers ? Nous marchions l'un face à l'autre, le chemin étroit ne permettait pas un croisement indifférent. Il s'est arrêté, je me suis arrêtée :

– « Je vous en prie » m'a-t-il dit.

– « Merci, c'est moins facile que sur le chemin de l'ile » ai-je aimablement répondu, car au premier regard j'ai ressenti une envie de prendre langue avec ce bel homme brun, élancé avec teint buriné. Il doit faire du bateau, ai-je immédiatement pensé.

– « Vous allez sur l'ile ? » a-t-il poursuivi.

– « Oui, je la trouve très agréable et il y a peu de monde, c'est un havre de sérénité. »

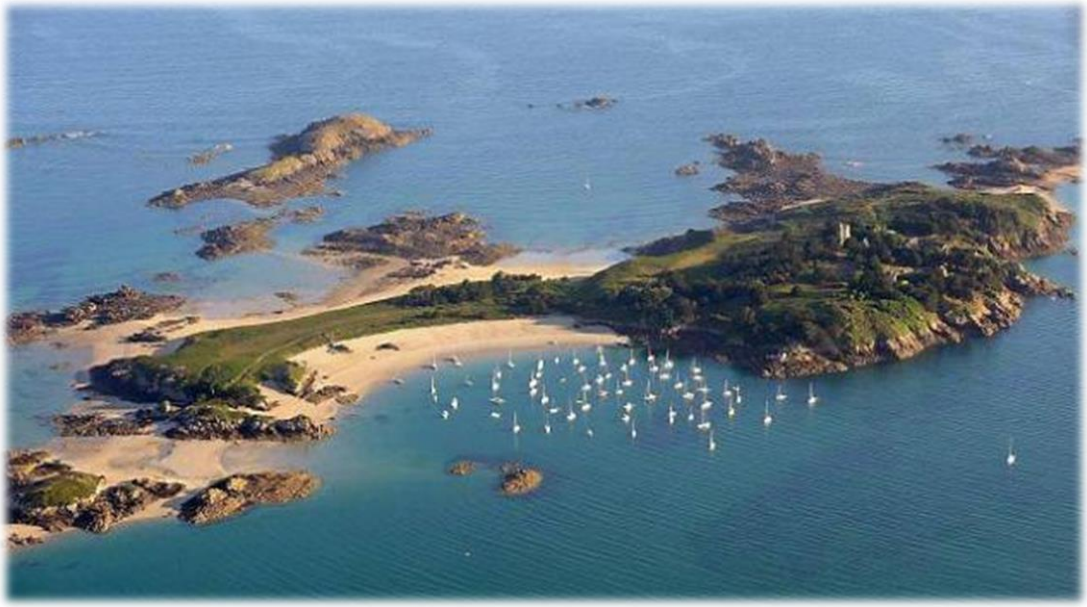
– « Bon chemin et peut-être nous croiserons-nous sur l'ile, j'y vais souvent pêcher la clovisse » a-t-il ajouté, alors que nous partions chacun de notre côté.

Ce soir, couchée sur mon lit, le sommeil tarde à venir et je rêvasse dans un demi-sommeil. Demain j'irai sur l'ile avec le secret espoir de revoir ce bel inconnu….Mon songe se poursuit… Il arrive au bout de la plage, pieds nus sur le sable. Sa démarche est souple ; un gilet Lacoste bleu outre-mer nonchalamment jeté sur ses épaules lui donne fière allure ; il me voit, me fait un signe de la main. Lentement, très lentement, j'avance vers lui, le cœur battant, quand j'aperçois au loin une femme qui l'interpelle en souriant : « Jacques, les enfants veulent se baigner avec toi, tu viens ? »

Je sursaute et me réveille brusquement : quel drôle de rêve quand même, c'est limite du cauchemar !

Demain, je n'irai pas sur l'ile !

Marilou



Si proche, si loin

Ne pas s'affoler, nager tranquillement, essayer de contrôler sa respiration, se mettre à plat sur le dos de temps en temps pour se reposer, puis reprendre la brasse, retrouver son souffle après la grosse vague, réfléchir, penser d'amour à ceux qu'on ne verra peut-être plus, ne pas s'agiter pour rien, chaque mouvement est essentiel, respirer calmement, écouter ses poumons se remplir et se vider, entendre la rumeur de l'eau dans ses oreilles, ne plus penser à rien d'autre qu'à se maintenir à la surface, attendre, refaire la planche, sentir l'eau sous ses doigts et la repousser, le sel sur ses lèvres et le lécher pour se rafraichir, observer de loin la rive de l'île qui se rapproche… ou s'éloigne ? Les courants sont si mystérieux… se rappeler des premières leçons de natation en remerciant ses parents, se demander si le corps s'échouera sur la plage ou s'il disparaitra dans le ventre des poissons, comment savoir ? Imaginer le chagrin des autres, qui vous fait pleurer et ne sert à rien d'autre qu'à vous faire perdre le souffle, puis rire doucement des tours que vous joue l'imagination. Et se laisser aller, s'en remettre à la mer, au ciel, aux étoiles, recommencer depuis le début et attendre…

Martine

Choix multiples

Quand j'arriverai sur l'île des Ébihens, je pesterai contre les cailloux qui blesseront mes pieds non encore aguerris par de longues marches au bord des rivages.

Aurai-je vraiment envie de leur infliger cet inconfort ? J'aurai déjà subi le vent du large beaucoup plus fort que ce à quoi je m'attendais et l'eau glaciale des flaques qui, en ce début de juin, n'aurait pas encore eu le temps de se réchauffer.

Au fond, que diable irais-je faire dans cette galère ?

N'ai-je pas encore un souvenir assez précis de la balade d'il y a trois ans ?

Il y avait une plage, un chemin poussiéreux qui menait à la pointe de l'île après avoir frôlé une sorte de tour dont j'ai oublié l'histoire, si ce n'est je crois qu'elle avait été construite par Vauban.

La pointe était très belle. Aujourd'hui, son relief accidenté se détacherait certainement sur un horizon bleu marine hérissé de vaguelettes blanches, pas tout à fait des vagues, mais quand même une forte houle surmontée de chevaux blancs.

Je me souviens des arbres gigantesques qui auraient pu être droits mais qui, torturés par les coups de boutoir du vent, avaient pris des formes insensées.

Je me souviens des villas cossues habitées par des privilégiés qui, à marée haute, accostaient directement au pied de leur propriété. Leurs voiliers étaient blancs immaculés.

Pourquoi les voiliers sont-ils toujours blancs dans mes souvenirs ?

Ce serait plus gai s'ils étaient rouges, jaunes ou bleus. Cela existe, j'en ai vu.

D'ailleurs, quand j'arriverai sur l'île – si je décide de m'y rendre – peut-être en verrai-je ?

Est-ce suffisamment motivant ?

Il me faut réfléchir à la chose…

Et si je rentre à l'abbaye, quel itinéraire vais-je choisir ?

Le chemin balisé du littoral haut ?

La plage et les rochers en contrebas ?

Les haies rafraîchissantes d'où émane un flux d'odeurs allant de la fleur de troène à celle de la paille grillée par le soleil ?

Le sable ferme, gonflé d'humidité, d'une consistance parfaitement adaptée à la marche ?

Les rochers acérés qu'il faut soigneusement éviter ?

Les odeurs de varech ?

Entre l'île, la falaise et la plage, mon cœur balance.

Ne balance pas trop, cœur indécis. Au loin commence à gronder la marée montante.

Véronique A

Victoire

Quand la mer aura quitté la plage, je partirai rejoindre les amis à la Capitainerie du port.

Ils me disaient hier soir, au bar que nous pourrions rejoindre l'île de la grande Roche à pied lorsque la mer se retire. Bizarre non ! Elle semble si éloignée.

Et nous voilà partis, accompagnés par les cris des goélands qui planent au-dessus de nos têtes.

La mer descend vite. Nous progressons avec difficulté au milieu de barques échouées sur le flanc.

Une espèce de vase gluante, pestilentielle, nous retient et nous envahit de toute part. Nous sommes encerclés.

Chacun use de son astuce pour sortir de là, plus à droite, plus à gauche, des grands pas, des petits pas. On s'agrippe au bras d'un proche, les visages se crispent, on a peur.

C'est avec peine que nous sortons de ce bourbier tels des Gi's qui débarqueraient sur cette côte bretonne à l'aube d'une nouvelle guerre mondiale.

Puis, lentement, le sol se durcit sous nos pas. Une langue de sable blanc vient chatouiller nos orteils boueux.

Les sourires reviennent quand soudain notre œil averti nous fait redouter le passage des parcs à huitres gorgés d'eau. Il n'en est rien car nous suivons avec précaution les traces laissées par les tracteurs ce matin. Une petite crique miraculeuse nous accueille enfin sur l'Île de la Grande Roche.

Victoire !

Catherine

Chemin de “ronde”

La balade avait duré deux heures et je n’en pouvais plus. « Je ne vais pas plus loin que la Pointe du Chevet » lui dis-je. J’en avais ma claque du soi-disant petit tour tranquille qui montait et descendait. Ce qui m’avait poussé à suivre Gislaine, ce n’était pas la marche sur le sentier côtier et sa conversation intelligente, c’était sa personne physique dont je voulais me rapprocher. De ma vie de dragueur je n’avais jamais connu de petite femme genre Betty Boop boulotte. Boulotte de partout, y compris ses doigts en boudins blancs apéritif terminés par des ongles ronds couleur corail. Quand, sur le chemin, elle s’était plusieurs fois penchée pour sentir le chèvrefeuille, j’en avais profité pour glisser ma main sur ses épaules confortables comme un oreiller, et zigzaguer sur son dos pour atteindre le renflement de ses hanches. J’eus alors la sensation étrange de tâter un traversin en matière synthétique. Mon pouce s’enfonçait et rebondissait à chaque pression. L’exploration plus basse à venir de son anatomie rembourrée envahit mes fantasmes. Excité comme j’étais, aller au-delà de la Pointe du Chevet me semblait impossible. Je m’assis dans l’herbe haute qui ployait sous le vent et regardai les surfeurs jouant avec les vagues. Je proposai à Gislaine de faire comme moi, on verrait plus tard, mais ce qu’elle voulait maintenant c’était aller sur l’île des Ebihens, juste en face de la Pointe. « Non, je suis crevé et l’air me saoule, Gislaine. » Elle battit des paupières, excédée, et je remarquai qu’elle avait de grands cils noirs recourbés et épais. Elle insista et, pour me convaincre que l’île méritait la visite, debout face à la mer, elle devint lyrique. « Voyez ces ruisselets de mer aux reflets argentés qui contournent les langues de sable, ces rochers aux angles aigus où s’accrochent les coquillages égarés, ces baïnes que chauffe le soleil… » Je ne manifestais aucune réaction, la carte postale bretonne était belle, mais ma contemplation n’allait pas au paysage. Pour l’heure, seule la silhouette de Gislaine m’intéressait. Je lui proposais de s’asseoir près de moi, ce qu’elle fit. J’en profitais pour me coller à elle afin d’évaluer la fermeté du bourrelet de sa hanche. L’idée de découvrir un corps mi-coussin mi-matelas, où je pourrais rebondir, me rendait dingue. Pendant mes évaluations approximatives de ses rondeurs, elle continuait de me vanter la beauté du lieu. Je lui proposais de nous allonger, prétextant qu’une fois reposé je serais peut-être plus enclin à traverser la passe pour marcher sur l’île des Ebihens.

Etendu sur le dos, ma main se trouva à la hauteur de son genou. Ma paume engloba son articulation cotonneuse, puis mes doigts rampèrent lentement vers sa cuisse, sorte de polochon à la fois ferme et tendre. L’idée d’aborder son ventre surement moelleux comme un petit édredon où, si tout se déroulait selon mes plans, j’enfouirais ma tête, me rendait euphorique, mais Gislaine me rappela ma promesse. « Alors ça y est, on y va, vous êtes reposé » dit-elle en se redressant. L’énergie qu’elle avait mise pour se relever avait déplacé ma main, et la bienheureuse se trouva un court instant sur le monticule tremblant de sa fesse. Je visualisais aussitôt son popotin sous la forme d’un flan en jelly rose. Décidément, cette femme était mieux qu’une pochette surprise, c’était une femme surprise à part entière ! Qu’allais-je encore trouver à tâtons ? Des seins gonflés comme des blancs en neige ? Un nombril rond comme une bille? Quant à son mont-de-Vénus sûrement matelassé comme un fauteuil neuf, je souhaitais sérieusement m’y avachir bientôt et y rester longtemps jusqu’à épuisement.

Le visage penché sur moi, Gislaine attendait ma réponse. Un pli d’agacement partageait son front verticalement. Sa petite bouche entrouverte laissait voir de redoutables dents pointues.

Gislaine, mon petit matelas d'amour, pouvait donc avoir la morsure vache. Méfiance, méfiance. « On va y aller Gislaine, mais tout doux, je suis fatigué. » Nous avons pris le sentier et descendu les marches qui menaient à la plage. Cinq mètres plus loin, devant le panneau qui donnait des consignes de prudence pour atteindre l'île des Ebihens, Gislaine calcula que la marée qui montait ne nous laissait pas le temps de faire un petit tour. « – Vous êtes content Richard, vous avez gagné, on n'a plus qu'à repartir. – Non Gislaine, j'ai tout perdu. »

Véronique C.

A PARTIR D'UN INCIPIT

Trois maris, trois divorces

« *J'ai aussi la mémoire de détails de ma vie, de personnes, que je me suis efforcée d'oublier* », comme celle de mon premier mari. Il portait des chaussettes à fleurs en toutes saisons, des jaunes en été, des rouges en hiver. J'avais honte quand nous sortions en public alors qu'au bureau cela m'était égal que ses collègues le charrient.

Quand je l'ai rencontré, c'était au mariage de Caroline, il portait une fleur à la boutonnière, une bleue je me souviens, une sorte de giroflée qui s'était vite fanée sous le coup de la chaleur. Je me suis approchée et lui ai fait remarquer. Séduit par mon audace alors que tout le monde, par politesse probablement, faisait mine de ne pas s'en rendre compte, il m'a fait la cour.

Il n'était pas le seul à être farfelu, toute sa famille l'était. C'était comme si j'avais atterri chez les Martiens bien que je ne sois jamais allée voir de ce côté-là.

Mon beau-père arborait un nœud papillon en toute circonstance, en velours l'hiver, en paille tressée l'été.

Ma belle-mère mettait une minijupe en cuir orange alors qu'à sa place, j'aurais eu honte de montrer mes genoux globuleux et mes chevilles épaisses.

Mon beau-frère avait un tic : il souriait tout le temps, dévoilant ainsi une dent noire juste au milieu de la mâchoire inférieure.

Mon mari aimait les fleurs : qu'y pouvais-je ?

Mais quand il a voulu, en plus, se balader avec un sac à fleurs, j'ai trouvé que ça faisait trop. Je lui ai dit : ce sont les fleurs ou moi. Il a choisi les fleurs.

Mon second mari avait une moustache poivre et sel qui retenait la mousse de la bière quand il buvait un demi. Au début, ça m'amusait, mais quand il l'ôtait avec la tranche de son index qu'il essuyait ensuite sur la nappe de la table de la salle à manger ou sur un mouchoir qu'il laissait traîner sur le canapé du salon, je n'ai plus pu le supporter. Je lui avais pourtant moult fois dit d'arrêter. Il n'en a pas tenu compte. J'ai divorcé.

Le troisième était homosexuel et s'était bien gardé de m'en avertir.

Ce fut mon dernier mari.

Depuis, je prends des amants. Ils sont plus faciles à dégager !

Véronique A

Rêve d'Amérique

« *C'est le 15 juin 1767 que Côme Laverse du Rondeau, mon frère, s'assit au milieu de nous pour la dernière fois* ». Dix ans après, je repense à ce jour funeste où il nous dit brutalement : « C'en est trop. Je pars vers la Nouvelle Angleterre et vous n'entendrez plus parler de moi ».

Je me souviens de ce jour comme si c'était hier. Dehors il faisait froid. Le ciel bas et gris lâchait de temps en temps une pluie fine et pénétrante. Nous étions réunis au salon, Damien mon frère ainé, Catherine notre cadette et moi. Côme avait lancé à la fin du repas, pris ensemble : « Serez-vous tous trois au salon pour le café, j'ai à vous parler ? ». Nous nous étions regardés, surpris et inquiets : le visage de Côme était fermé, il n'avait pas desserré les dents durant tout le repas que nous venions de prendre au petit salon, nos parents étant en voyage. Doly la cuisinière avait proposé le petit salon pour le repas, plus facile à chauffer que la grande salle à manger habituelle. Plus proche aussi des cuisines où elle officiait en chef avec l'aide de Georges, également cocher et absent ce jour-là puisqu'il était parti avec la carriole attelée au cheval pour aller chercher nos parents à Vitré où ils devaient arriver dans l'après-midi, de retour d'un voyage d'inspection des fermiers et ouvriers qui travaillaient sur leurs nombreuses propriétés.

Côme, dernier né au château familial, ne nous ressemblait pas. Surtout physiquement : il était grand et mince, brun de cheveux alors les trois autres étions blonds comme notre mère, issue de la branche Rondeau, tous également blonds aux yeux bleus depuis des générations de purs bretons qu'ils étaient.

Côme était différent. Ses yeux foncés venaient-ils de la branche paternelle Laverse ? Seul, l'oncle Aymeric avait des traits semblables à ceux de Côme. Dix ans après cette journée funeste une image fugace passe dans ma tête : notre mère aurait-elle fauté avec son beau-frère ? Cette pensée me taraude un moment mais je dois la chasser au plus vite : maman n'est plus là, morte de chagrin il y a cinq ans. Elle s'est éteinte doucement, en silence, ne parlant plus jamais de cette douleur permanente qui la tenaillait depuis le départ de Côme. Elle ne l'aurait jamais reconnu mais nous avions toujours ressenti, Damien, Catherine et moi que Côme était son enfant préféré.

Au salon, le feu allait s'éteindre lorsque j'entrais ; pour me donner une contenance – je me souviens combien j'étais mal à l'aise en rentrant dans la pièce où Damien et Catherine étaient déjà présents, muets, raides sur leur chaise et le regard tourné vers la baie – pour me donner une contenance donc, je saisis une buche pour ranimer les flammes lorsque Côme entra.

Son visage fermé le faisait paraitre bien plus vieux que les dix-huit ans qu'il avait. Je le regardai entrer, étrangement vêtu d'un costume de voyage que je ne lui avais jamais vu. Que signifiait cette tenue? Me demandai-je. Alors que je le dévisageais, interrogatif, il dit,

me fixant durement de ces yeux noirs : « Oui, je pars et je vais vous dire pourquoi vous ne me reverrez plus. » – « Tu pars, mais où ? demanda Catherine qui avait pâli. Tu nous abandonnes ? »

Damien, notre ainé, ne disait rien. Son visage aussi était fermé. Il semblait savoir ce qui allait être dit et son regard reflétait une espèce d'agacement, comme en ont parfois les ainés vis-à-vis de leurs cadets turbulents. « Laissons-le parler, dit-il, c'est lui qui a voulu cette rencontre. Côme, explique-toi ».

Côme se tourna vers lui brusquement et le toisa comme jamais encore je ne l'avais vu faire. Cela me fit sourciller : Côme n'affrontait jamais son ainé, il paraissait redouter son caractère cassant et autoritaire. L'évitement me semblait être la stratégie de communication qui semblait lui convenir, du moins c'est ce que je pensais alors.

Côme nous regarda longuement et fixa Damien : « Toi, pour une fois, tu vas m'écouter sans m'interrompre. Je suis peut-être ton petit frère, mais, bon, petit frère a dix-huit ans maintenant. Et toi, avec notre père, tu as tout prévu et arrangé pour moi… Toi Catherine, tu vas épouser le baron de Séréville et partir pour Bayeux. Tu parais l'aimer, je te souhaite tout le bonheur que tu mérites. Toi, dit-il en me regardant, tu as su imposer ton désir d'entrer en religion où tu peux lire, méditer et écrire selon tes aspirations. Ta situation de cadet n'a posé aucun problème à nos parents. Toi, Damien, en tant qu'ainé, tu hériteras des biens de nos parents et tu as déjà bien mis tes pas dans ceux de notre père en le suivant sagement (de l'ironie si ce n'est plus, perlait dans sa voix, ai-je remarqué) dans la gestion de ses nombreuses propriétés et domaines ».

Je me souviens avoir interrompu Côme pour dire « Mais tout cela est bien dans l'ordre des choses, je ne vois pas ce qui te dérange ? Tu auras ta place toi aussi …. » – « Ce qui me dérange, c'est ce qu'a dit père avant son départ pour sa tournée d'inspection ». Nous le regardâmes attentivement pour entendre la suite. « Moi, le petit dernier, vous n'avez jamais trop fait attention à moi… j'étais… comment dire ? ….transparent. Vous êtes-vous demandé de quoi je rêve pour ma vie d'adulte ? » – « De quoi rêves-tu ? » demandai-je encore, devant admettre bien à contrecœur que je ne m'étais jamais interrogé sur ce à quoi pouvait aspirer mon petit frère.

« Je rêve de grands espaces à conquérir, d'être libre de penser et agir selon mes ressentis sans devoir me plier aux règles de convenances et obligations que veut m'imposer Père avec ses affaires, ses petites combines et sa religion … » – « Ne blasphème pas sur la religion lui ai-je répliqué, tu sais bien que j'entrerai bientôt chez les Dominicains de Paris » J'étais blessé par ses derniers mots. « Ce n'est pas toi qui nourrit ma révolte, je respecte tes choix même si ce n'est pas mon inclination. C'est père et ce qu'il m'a dit. Il m'a convoqué au salon, oui, vous entendez, il m'a convoqué, c'est le mot employé par Georges – votre père vous convoque au salon bleu pour trois heures et vous demande d'être à l'heure ! - Père sait que tous les jours après le repas je monte ma jument Isabelle pour une longue course en forêt d'où je ne rentre qu'à l'heure du goûter. Convoqué ! C'est une preuve de

plus, la preuve de trop de son mépris et déconsidération à mon égard. Pour me dire d'un ton sec sans appel : « Côme mon fils tu as 18 ans et tu dois maintenant t'établir dans la vie avant de te marier. Pour le mariage, nous avons arrangé avec ta mère une rencontre avec les Duméril de Saint-Bois : leur fille Agathe est nubile et sera un bon parti pour toi. Elle est fille unique et ses parents ont à cœur d'avoir un gendre de qualité pour gérer leurs affaires. C'est pour cela que je t'ai fait mander : tu vas prendre la route de Bordeaux où arrive une partie de mes approvisionnements. Tu vas apprendre à gérer les réceptions et les réexpéditions vers nos domaines. Tu seconderas Damien qui te formera à tes futures responsabilités. »

« Vous vous rendez-compte ? Pas une interrogation pour savoir ce que je souhaite… pas un mot ! Père a décidé : tu seras le second de ton frère et tu te marieras avec Agathe. Oui, Agathe, celle-là même qui a été renversée enfant par un cheval devenu fou et dont on dit qu'elle en a gardé des séquelles importantes !! Alors écoutez-moi bien, je préfère partir et tout abandonner plutôt que de subir cette loi imposée, une mort à petit feu pour moi. Je pars vers la Nouvelle Angleterre et vous n'entendrez plus parler de moi ».

C'était il y a dix ans et tout cela revient à ma mémoire en ce jour froid et pluvieux de juillet 1777. Les nouvelles nous arrivent de l'autre côté de l'Atlantique où Monsieur le Marquis de La Fayette, ami de notre famille, parti aider les insurgés du nouveau monde à se libérer du joug anglais, est célébré comme un héros libérateur. Sur l'article que j'achève de lire, il est question d'un autre Français qui s'est fait remarquer par sa bravoure et son courage auprès de La Fayette: Côme Laverse du Rondeau originaire de Landernau. Mon frère.

Marilou

NOUVELLE

Le pendu de Saint-Jacut

En ce matin du 13 mai 1968, au clocher de l'église de Saint-Jacut de la Mer, fut trouvé un pendu tout de noir vêtu qui se balançait au bout de la corde de l'unique cloche, causant un tintamarre qui attira toute la population de ce tranquille village de bord de mer.

Qui était-ce ? Pour le moment on ne pouvait le dire, car son visage était camouflé par une cagoule noire, comme l'était toute sa tenue. S'était-il suicidé ou bien était-ce un meurtre déguisé ? En attendant l'arrivée de la gendarmerie, toutes les têtes étaient levées et les yeux dirigés vers le mort qui toujours se balançait, faisant sonner la cloche, ce qui contrastait avec le silence de l'assemblée réunie dans l'église, toujours pétrifiée par ce spectacle macabre. Le mystère persistait.

A l'arrivée des autorités, on s'écarta pour permettre l'accès à la scène de la tragédie. Les gendarmes constatèrent le drame. Après décrochage de la victime lestée, au moment de découvrir le visage du mort, toute la population présente fit cercle autour du gendarme qui allait ôter la cagoule noire du décroché.

Et, oh stupeur ! ce n'était pas un humain mais un mannequin, notre pendu ! Qui avait bien pu réaliser cette macabre mise en scène ? Des gamins pour rigoler ? La vengeance d'une personne chassée du village il y a quelque temps déjà ? Le mystère reste entier.

Jacques

Onésime

Chaque matin, qu'il neige, qu'il pleuve ou qu'il vente, Onésime sort de sa petite maison de granit située à proximité du port, dit « le port d'hiver ».

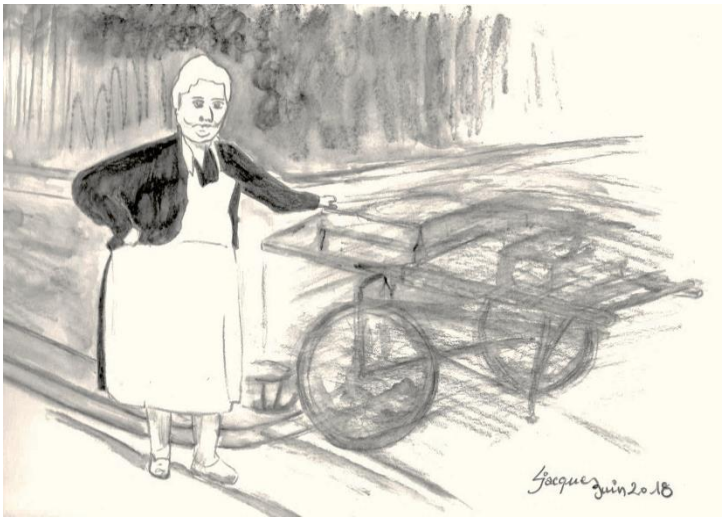
Vêtue de noir, un fichu noué sous le menton, pieds nus dans ses sandales, aidée de son bâton, elle emprunte la rue des Petits Prés pour atteindre la rue Principale, traverse la place Landouar, déserte à cette heure. Tourne à droite et s'assoit sur le banc en bois vert scellé sur la placette appelée depuis plusieurs décennies « le jardin du reposoir » dédié aux femmes du village qui ont permis au village de se maintenir en vie malgré la disparition de ses nombreux marins.

Onésime, elle n'était pas femme de pêcheur. De mari, elle n'a jamais voulu, mais des hommes elle a su prendre ce qui lui plaisait…

Puissante créature, l'Onésime. Levée aux aurores, elle était la première arrivée au port du Chatelet pour acheter les maquereaux rapportés par les pêcheurs, une pêche souvent bien maigre qu'elle installait sur son petit étal roulant et s'en allait vendre dans les rues du bourg, en lançant de sa voix claire: « Ma…q'reaux frais », et les acheteurs d'accourir. C'est qu'elle en imposait Onésime avec sa blouse noire et son tablier blanc. Un nez un peu fort peut-être, un œil de chef et seulement un tout petit pli de rigolade au coin de la lèvre.

Aujourd'hui ce ne sont plus les maquereaux qui rythment le quotidien d'Onésime. Sa voix et le roulement de sa charrette ne retentissent plus dans les rues et le port du Chatelet n'est plus qu'un modeste abri pour les plaisanciers de passage.

Anne-Marie



Les anges de Burgos

J'étais en Espagne, plus précisément à Burgos, sur le chemin. J'avais rencontré deux sympathiques français à qui j'avais offert quelques fruits secs, puis, chemin faisant nous nous sommes perdus de vue, pas pour longtemps. J'avais eu accès au gîte pèlerin, un séminaire sévère, à côté de la cathédrale dont la consigne était de rentrer avant 22h. Un petit café sympathique était juste en face, où s'égayaient quelques assoiffés. Les restaurants aux alentours étaient plus alléchants les uns que les autres, mais comme vous le savez, en Espagne, ils proposent leurs menus assez tardivement. On m'en indiquait un, et, sitôt à table, je commandais un plat. A peine assise, un couple d'anglais prit place à mes côtés et me posa les questions habituelles de voyageurs : « Ah, le Chemin de St Jacques, What is it? ». Je me lançais dans l'historique de Saint-Jacques quand, tout d'un coup, jetant un regard furtif sur ma montre, je m'aperçus que l'heure de la rentrée dans mon séminaire était dépassée. D'un bond, je quittais mes nouveaux amis et le restaurant après avoir payé mon dû. Je me retrouvais alors devant ma muraille, la lourde porte bien bouclée. Je tambourinais jusqu'à m'écorcher les poignets. Silence ! Je tentais d'aller au café d'en face, le patron téléphona au gîte : silence ! Avec seulement mon petit porte-monnaie en poche, je repérais le Grand Hôtel, face à la Cathédrale qui affichait des prix dépassant tout mon budget de voyage. J'eus alors l'idée d'aller près de la gare dénicher un petit hôtel… hélas, ils affichaient tous complet. Il était plus de minuit, et, un peu désespérée, j'invoque le ciel et un ange pour m'aider. Quelques minutes plus tard, marchant dans cette nuit bariolée des néons multicolores de la ville, j'entendis parler français derrière moi. Je me retournais et reconnus mes deux compères français à qui j'avais offert des fruits secs ce matin. Je leur racontais mes déboires. Ils m'offrirent alors spontanément de partager leur chambre d'hôtel, pourvue justement et tout à fait exceptionnellement de trois lits. Sauvée ! Vive les anges !

Brigitte

Le silence de la neige

Nous étions en plein mois d'août. La météo ne s'était pas trompée. 10 cm de neige avait été annoncés la veille. Il est vrai qu'à l'altitude où se situe l'Hospice du Grand St-Bernard, 2500 m, cela pouvait arriver à tout moment.

Dans cet environnement parfois austère, l'autocar se devait d'être équipé en pneus d'hiver et ce tant que la route restait ouverte, à savoir cinq mois sur douze. La radio était éteinte. Le chauffeur conduisait prudemment et les passagers retenaient leur souffle, accrochés à leur ceinture de sécurité.

Cette poudreuse immaculée répandue de part et d'autre de la chaussée n'effrayait point le conducteur, enfant du pays, qui en avait déjà vu d'autres. Le chasse-neige était passé juste avant pour déblayer le plus gros.

Malgré ce calme imposé et une légère angoisse pour quelques-uns, une certaine sérénité régnait tant la nature était belle sous son nouvel apparat.

Le silence de la neige : voilà à quoi pensait l'homme assis dans l'autocar juste derrière le chauffeur.

Pat de Lou

La rumeur

Une Jaquine confie à ce photographe de presse, la chose suivante : « Oh, ce n'est pas difficile, vous allez jusqu'à la pointe du Chevet et vous la verrez ».

Mais comment pouvait-il reconnaître cette créature si aisément par un si mauvais temps ?

Sur le chemin qui longeait la côte, il suivait une femme svelte, tout de noir vêtue. Une cape de pluie lui recouvrait la tête. Elle marchait vite, d'un pas assuré, et se faufilait entre les herbes sans prendre gare aux pierres. De la main droite, elle tenait une sacoche noire.

Il ressentait comme une urgence, il aurait bien voulu lui parler, en savoir plus.

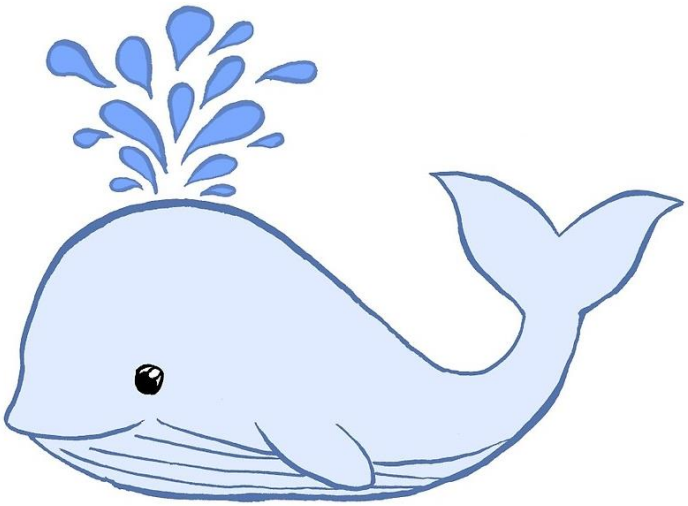
Arrivée au bout du sentier, elle descendit l'escalier creusé dans la falaise noire puis courut entre les rochers vers une masse noire agonisant sur la plage.

Elle s'approcha, sortit les instruments de la sacoche puis incisa le ventre de l'animal sur un bon mètre.

Elle en sortit quantité de morceaux de plastique, de bouts de filets de pêche, de boîtes et autres détritus, puis referma.

La baleine n'a pas survécu.

Catherine



Les aventures de Nick Hulotte

Je m'appelle Nick Hulotte et je fais partie d'une célèbre agence de renseignements.

Ce matin-là mon patron m'avait appelé à 6 heures :

« Dis donc tu connais Eric Charbonnier?

- Euh, ça me dit quelque chose mais…

- Eric Charbonnier, le président du groupe COMPOST 4000 !

- Tu veux dire le roi du compost ?

- Oui, oui, le roi du compost. Sa femme vient de m'appeler. Il paraît qu'il tremperait dans une affaire douteuse de trafic de pesticides interdits.

- Sa femme ? mais de quoi veut-elle se venger ?

- Ca, c'est pas mon affaire, mais cette histoire pourrait en intéresser plus d'un.

- Je veux, mon neveu !

- Alors je compte sur toi ; Il habite à Saint-Jacut, une grande villa près de l'abbaye.

- J'y vais patron ! »

Dix minutes plus tard, j'étais au volant de la 2 CV que ma fille m'avait exceptionnellement prêtée et filais sur l'autoroute vers Saint-Malo.

Trafic de pesticides en Bretagne ? Pourquoi pas, toutes ces îles, ces anses, ces baies aux entrées secrètes pouvaient bien servir de port d'amarrage à de petits bateaux légers chargés de contrebande. La Bretagne serait-elle comme la Galice une plaque tournante de trafic de substances interdites ? C'est tout de même plus économique et rapide de fabriquer un produit chimique qu'un bon compost…

Lorsque j'arrivais devant la villa, le 4x4 BMW noir d'Eric Charbonnier s'apprêtait à sortir. La voiture en disait long sur son propriétaire. Il était au volant, seul, le bras posé sur la vitre de la portière, le ventre calé par le volant.

Je ralentis aussitôt puis suivis la voiture vers le port de la Houle. Après quelques mètres dans le village, j'aperçus Eric, à la pointe de la jetée, serrant la main d'un homme de taille moyenne, le cheveu rare, seul un détail révélait son identité : un pantalon tombant sur les fesses. Je le reconnus à l'instant : Michael…Que faisaient-ils là tous les deux éloignés des oreilles indiscrètes ? Et Eric Charbonnier glissait quelque chose dans la

main de Michael… Mon sang ne fit qu'un tour. Il y avait quelque chose de louche entre ces deux-là. Je vis alors Michael se mettre au volant du 4x4 et démarrer, tandis qu'Eric s'éloignait vers la plage. Que faire ? Je décidai de suivre Eric du plus loin possible sans perdre sa trace, car l'immense étendue de sable ne se prêtait guère à une filature discrète. Il se dirigeait vers l'île des Hebihens. Un autre complice ?

La marée était basse, il enleva ses chaussures et traversa la baie à grands pas dans le sable mouillé.

Tout en marchant derrière lui, je faisais semblant de ramasser des palourdes mais n'ayant pas eu le temps de défaire mes baskets – d'une marque renommée achetées deux jours plus tôt à la Madeleine - j'avais le pantalon trempé jusqu'au-dessus du genou et les chaussures pleines de sable. Sacrée journée ! Pleurais-je intérieurement en regardant les chaussures que j'avais payées la peau des fesses.

Quand j'arrivais sur l'île, il avait disparu. Je suivis alors le sentier qui faisait le tour de l'île en espérant l'apercevoir.

Rien, plus une trace. Je regardai ma montre : 16 h : la marée allait commencer à monter et il fallait rentrer. Je m'assis un instant contre un rocher pour me reposer lorsque je reçus un violent uppercut en plein visage. Eric était devant moi et me menaçait d'un autre coup de poing.

« Qu'est ce tu m'veux toi, c'est quoi ce manège ? »

Je ne répondis pas car mon manège à moi, il me tournait dans la tête, et je regardai ébahi le sang qui ruisselait de mon nez et s'étalait en fleur sur ma belle chemise.

Derrière lui je vis apparaître une élégante femme brune qui lui souriait et qui probablement n'était pas la sienne.

Je compris alors qu'il ne s'agissait que d'une banale histoire d'adultère et de jalousie. Moi qui pensais avoir levé un lièvre qui me rendrait célèbre, je me retrouvais avec une comédie de boulevard sur les bras.

Je me levai difficilement, rajustai ma veste, m'excusai platement et repris le chemin de la côte. Je sentais sur mon dos les regards narquois des deux amants mais ne me retournai pas. Tout à ma mésaventure, je ne les vis pas s'approcher d'une crique où les attendait Michael pilotant une vedette.

« Waouh ! dit-elle avec un charmant accent américain. On a eu une chance de « cocou ». N'est-ce pas ce que l'on dit en France ? »

Martine

*La fracture des amants surpris**

Quand Marlène m'a conté son aventure, je ne l'ai pas crue. Elle m'a montré son pied : une vilaine cicatrice barrait son talon de part en part.

C'était à La Paz, en Bolivie, en 1971. Elle s'était fait draguer dans la rue par un jeune norvégien beau comme un dieu qui, trois mojitos plus loin, l'avait conviée dans sa chambre d'hôtel. - Tu entreras la première, salueras d'un ton affirmé le concierge et te rendras directement à l'ascenseur principal, à droite du hall, 5e étage, chambre 513.

Aussitôt dit, aussitôt fait, sauf que Gustav, le jeune Apollon, se présenta trop vite derrière elle et qu'ils se retrouvèrent ensemble devant l'ascenseur.

Le concierge, imbu de son rôle de gardien des mœurs dans cet hôtel d'un pays hautement catholique, frappa quelques minutes après à la porte de la chambre. L'éphèbe, à travers la porte, l'assura qu'il était seul. Mais, obstiné, celui-ci revint quelques minutes après et obligea son client à lui ouvrir. La donzelle, ayant prestement rassemblé ses vêtements, s'était cachée dans le placard non sans avoir entendu le concierge menacer Gustav de faire venir la police cueillir la pécheresse le lendemain à 8 h. Quelle nuit ! Entre deux étreintes enflammées, Marlène souffrait mort et passion. Comment se tirer de ce guêpier ?

Pour Gustav, l'affaire était entendue. Il n'y avait qu'à sauter par la fenêtre !

Facile à dire, il y avait 5 m avant d'atteindre un rebord qui, par des toits en dégradés, permettrait à la fugitive de se retrouver dans la rue.

Entre deux maux : la chute ou la prison, que choisir ?

Marlène n'avait jamais été sportive, mais l'idée de se retrouver en geôle dans un pays où elle savait qu'elles n'étaient guère hospitalières ne la tentait pas du tout.

Au petit matin, Gustav noua deux draps bout-à-bout.

Un des draps céda.

Véronique A

** En kinésithérapie, on appelle ainsi la fracture du calcanéum, l'os du talon, quand l'amant surpris par le mari saute par la fenêtre et provoque ce type de fracture.*

ELEVER DES MOTS

Les serres

Ca y est, c'est décidé. Je m'installe à la campagne. Je choisirai plutôt une petite ferme dans un pays tempéré dans un environnement propice à l'imagination et à fertilité.

Je veux élever des mots.

Tout d'abord, bien à l'abri dans une serre, je sème des « baby-mots » : tout petits, très courts : une voyelle, une consonne et je les bichonne en les répétant sans relâche. J'évite la contamination par quelques autres mots prononcés par des bouches impures qui pourraient ternir mes petits mots. Les mots grossiers, sales et méchants, doivent être éloignés, ainsi d'ailleurs que les mots hybrides venus de je ne sais quelle contrée et qui pourraient en détourner sens et destination.

Au bout de quelques mois, je prélèverai les subtiles essences de ces mots et y grefferai autres syllabes et consonnes qui viendront ajouter de la consistance, tout en formant un autre mot, une nouvelle expression.

Je les placerai délicatement les uns à côté des autres pour en former des phrases, des paragraphes, des chapitres et des livres.

Mais attention aux voleurs de mots, ils rôdent partout. Il faudra alors mettre ces mots en sécurité car il n'y a rien de pire qu'un voleur d'idées !

Catherine

Mes semis

Moi, je n'ai pas la main verte, rien ne pousse ! Je n'ai pas assez de mots dans mon lexique personnel illustré format 10x13 pour en faire une culture abondante! Pourtant j'y travaille. Parfois, par miracle, je réussis à force d'arrosage à avoir une récolte de plusieurs mots pour en faire des phrases compréhensibles à la lecture et à l'écoute. Quelquefois, de bon mots moins laids que les autres, et une bonne chute…de mots, se retrouvent dans les semis de mes pages blanches lignées.

Jacques

En pots

Sur mon balcon, tout petit, j'ai mis un pot de couleur arc en ciel pour y élever une famille de mots: papa, maman, la bonne et moi. Papa, un bonzaï de baobab auquel il faut enfiler un paletot l'hiver pour le protéger des frimas. Maman, une pimprenelle dont la capeline chatouille les branches basses du baobab et leur fait de l'ombre les jours de canicule. La bonne : une rebeu à la fesse triste qui la tintinnabule cinq fois par jour à l'ouest. Et moi : un crazy 2.0 qui n'aspire qu'à zigouiller cette famille croquignolesque avec du glyphosate.

Vous avez dit élever des mots, alors j'élève mon pot vers vous et vous l'offre. Il fera un excellent compost. Dommage qu'il sente le purin !

Véronique A

Jardins d'enfants

Il fallait bien cultiver ces terres en jachère depuis trois ans. Les petits enfants voulaient beaucoup de mots et demandèrent :

- Une grande surface de doudous plantés sur sable fin afin de les récolter facilement,
- Un coteau ensoleillé de poupons joufflus et de poupées à longs cheveux qui mûriraient jusqu'à Noël ; les enfants seraient autoriser à cueillir les premiers venus à maturité pour les habiller,
- Il faudra aussi un carré de vêtements pour poupon et des robes de dentelle pour les poupées ; à planter sur terrain ombragé et bien irrigué pour que les couleurs soient chatoyantes et ne se délavent pas,
- Sur un talus au soleil mettre quelques jouets en bois, des mini-cuisines, des établis et des brouettes ; les bambins iront les chercher au gré de leur imagination.
- Dans le bois des instruments de musique pousseront à l'ombre des grands chênes. Ils seront récoltés à la main dès que les oiseaux auront poussé leurs premiers trilles printaniers. Faudra être attentif à la conservation en lieu sec car ces instruments n'aiment pas les milieux humides.

Toutes ces cultures sont certifiées « agriculture AB » (Amusantes & Belles) et l'usage de quelque pesticide que ce soit est proscrit. Les ouvriers agricoles auront un salaire décent et les enfants bénéficiaires ne connaitront pas la fessée.

En cas d'intempérie ou grande catastrophe naturelle qui anéantirait la récolte, les enfants se retourneront contre l'assurance qui les dirigera vers ToysRus ou La Grande Récré.

Marilou

Mes jardinières

J'habite un petit appartement à Paris, je n'ai pas de jardin et n'aime pas trop les gros mots. Sauf de temps en temps pour effrayer les gens et soulager mon cœur.

Alors dans mes jardinières, j'ai choisi d'élever de tout petits mots comme : si, non, mer, a, de, du, le, la, ré, sol, do, ail, mi, aïe…

Ils ne prennent pas de place, pas besoin de plantoir, une fourchette suffit à les mettre en terre.

Je croise les espèces pour faire de nouvelles variétés : des si-non, des do-dus, des a-mis, des dé-dits, des mer-cis, et des mer-des… (On peut quand même cultiver parfois un mot dodu qui soulage).

J'en fais des boutures : je coupe un morceau de l'un d'eux, puis le replante à côté pour faire une ligne de « la » et écrire une chanson : "la la la…"

Je les plante en portée "dorémifasol" et compose une symphonie " pom pom pom pom" !

Je fais des semis de dés à jouer, par 4 ou par 21 : ça pousse bien et ça rapporte beaucoup.

D'autres poussent des cris lorsqu'ils sont en pot : "aïe aïe aïe" ! Ils se sentent un peu serrés.

Et puis je récolte des "oui, oui, oui" enthousiastes, des "non, non, non" furibonds.

Et au bout de la jardinière, je plante la fin.

Martine

Les mots bleus

J'aimerais élever des mots doux. Mais ce n'est pas si facile de les trouver ! Quand ils passent cependant, on les reconnaît tout de suite à leur couleur. Ce sont des mots bleus, des mots qu'on dit avec les yeux… Alors pour les attraper, il faut les ouvrir grand, les yeux ! On aurait pu penser qu'il suffisait de mettre des pièges avec du sucre, ils sont « so sweet » les mots doux ! Mais justement, les mots doux ne sont pas les mots sucrés, c'est même tout le contraire ! Non, les mots doux passent comme ça sans crier gare et il faut les attraper au vol, et surtout bien les retenir. Pour les nourrir, ils ont besoin de beaucoup de fleurs… bleues, bien sûr, d'un zeste d'humour, et il ne faut pas oublier de les arroser avec un peu de champagne. Surtout, il faut les faire voyager loin, les mots doux. Alors parfois on les perd, ils ne reviennent jamais.

Michel

Hybrides

Depuis mardi je me suis astreinte à élever des mots dans mon petit jardin. J'ai coupé mes fleurs pour leur donner plus de place.

Sur le côté ouest pour qu'ils soient bien arrosés, j'ai planté les mots commençant par Z : zut, zéro, zibeline, zazou, zigounette.

Et puis j'ai trouvé qu'ils manquaient de compagnons et je les ai mariés avec leurs dernières lettres: pour Zut je l'ai lié à Territoire (ou Testicule), Zéro à Olive, Zybeline à Linéaire, Zazou à Outremer, Zizanie à Nihiliste.

Bon mes cultures ne donnaient pas suffisamment de rendement et j'ai donc été chercher tous les mots permettant de mieux les retourner : bêche, râteau, pelle, serpe, sécateur, ciseau, arrosoir.

Ainsi Zizanie et Nihiliste ont donné un merveilleux univers sans contrainte, Zazou et Outremer ont swingué toute la nuit, Zibeline et Linéaire ont offert un tapis de douceur, Zéro et Olive m'ont permis de gouter à toutes les senteurs et puis Zut je ne sais plus…

Anne

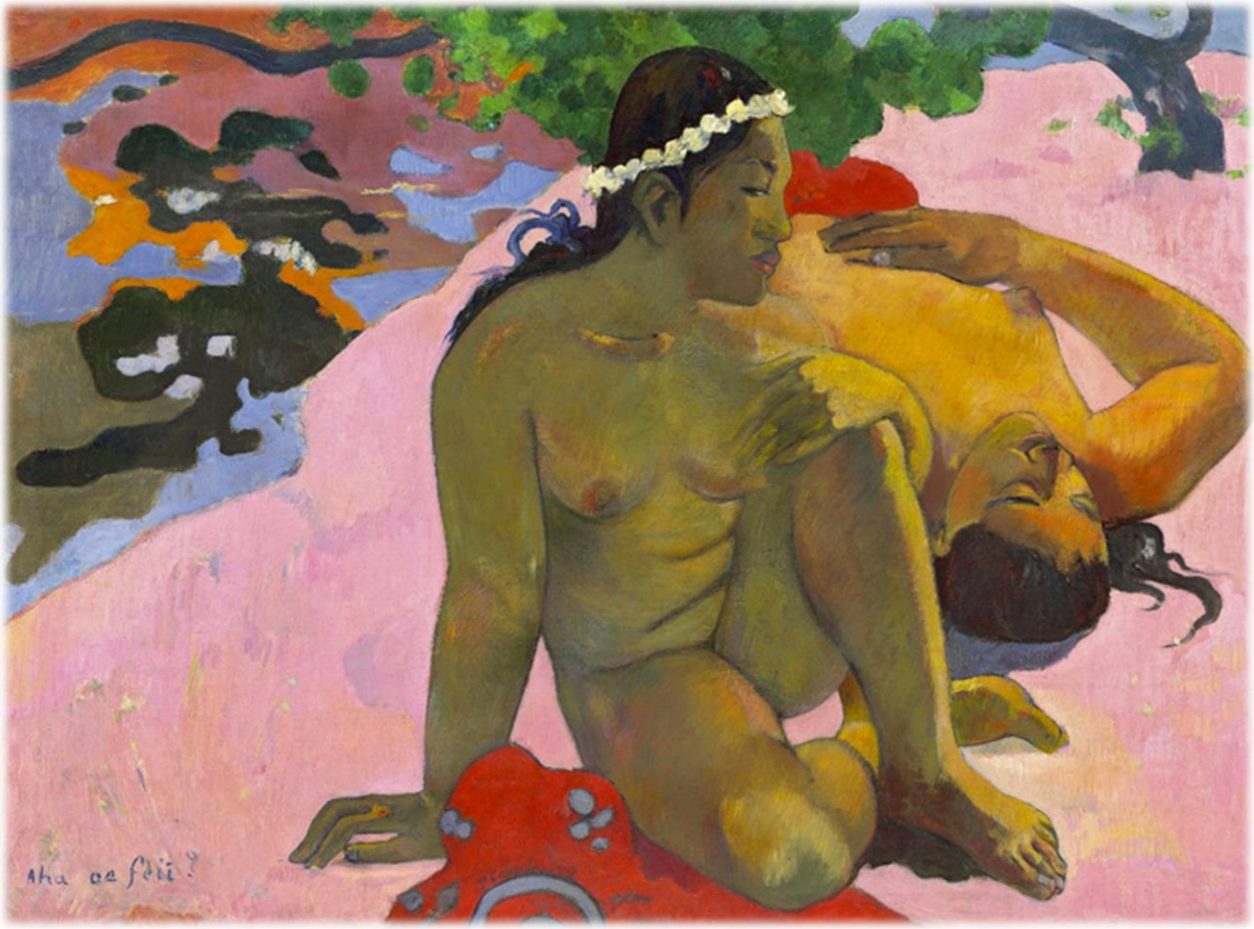
ET SI…

Pacifique

Et si j'étais née sur une île du Pacifique, j'aurai peut-être languie toute ma vie sous des palmiers et cocotiers, me baignant dans cet océan bleu-turquoise de carte postale, mangeant les beaux poissons pêchés du matin. Si j'étais née sur une île de Pacifique, j'aurais pu aussi être ardue à la tâche, nourrir mes 15 enfants, amener les bêtes au pâturage, soigner la belle-mère, être battue par un mari violent et avoir une vie d'enfer.

Mais je suis née sous d'autres cieux, j'ai fait des bons ou mauvais choix, j'ai pris les bifurcations du chemin de la vie qui m'ont amenée jusqu'à l'atelier d'écriture…. L'herbe est toujours plus verte dans le pré du voisin.

Brigitte



Moi, Évariste Bonnefois

Si j'avais été écrivain – écrivain renommé, j'entends – j'aurais eu de mon vivant la satisfaction de voir mes livres figurer sur les rayons des bibliothèques, bien rangés dans la section littérature.

Mes romans, mes nouvelles, mes poèmes auraient été cités dans les journaux, remarqués par les critiques, largement diffusés, traduit en plusieurs langues, ils auraient été proposés en explication de textes à des milliers de bacheliers. On aurait décortiqué mes œuvres, fait de mes personnages des archétypes tels que Julien Sorel, Fabrice del Dongo, Emma Bovary. On aurait inventé toutes sortes de choses à propos de ma vie, de mes comportements. On m'aurait attribué des pensées que je n'aurais jamais eues.

Les psychanalystes m'auraient traité de parano,
les bobos de gaucho,
les anarchistes de facho,
les jaloux de rétro.

Mais moi, Évariste Bonnefois, j'aurais juste voulu décrire la nature telle que je la voyais, la sentais, avec des mots simples qui coulent comme l'eau des ruisseaux de mon enfance.

J'aurais juste voulu explorer les arcanes de l'âme humaine, sonder ses forces et ses faiblesses et, sans prétention, lui rendre une grandeur trop souvent bafouée.

Mais voilà, je suis juste un écrivain raté, avec des velléités de renommée. Au lieu d'enchanter les amoureux de la nature, de séduire les sceptiques et d'emballer les lecteurs de toutes catégories, j'emplis des malles de feuilles raturées qui, dans les greniers, sont grignotées par les souris.

Véronique A

Une autre conception

Si je n'avais pas été conçue en tant qu'humain, mais en tant que flamand rose, alors ma vie aurait été plus allégée. Déjà, mon apparence plus élancée et élégante m'aurait davantage ravie face au miroir d'eau. Au soleil couchant, en lissant mes ailes, je me serais encore admirée.

En équilibre sur l'une de mes échasses, j'aurais picoré au lieu de boulotter, afin de garder ma ligne. Une bonne partie de l'année, j'aurais profité des beaux paysages de la si douce Camargue, puis l'automne arrivé, je me serais envolée pour rejoindre mes congénères africains.

Mais voilà, si… mais….

Aussi, si réincarnation…

Alors, ce jour viendra…

Pat de Lou

Grève des trains

Et s'il n'y avait pas eu une grève des trains ce 22 avril 1976 ? Je ne serais pas retourné chez moi en métro depuis la Gare du Nord, traversant tout Paris avec ma lourde valise au bout du bras. Ah, maudite CGT qui me privait de la joie de revoir ma famille après de longs mois de service militaire! Je n'aurais pas monté péniblement les six étages sans ascenseur qui menaient à la chambre de bonne que des amis m'avaient provisoirement prêtée. Je n'aurais pas remarqué ce petit billet bleu apparu tout à coup à mes pieds lorsque j'ouvrais ma porte. Je ne l'aurais pas ramassé avec inquiétude … C'était un télégramme. Je le dépliais promptement, ma valise encore sur le seuil de la porte entr'ouverte. Ouf ! C'était une convocation pour un entretien d'embauche le lendemain matin au siège parisien d'une banque étrangère. J'avais effectivement postulé une dizaine de jours auparavant à l'emploi de mes rêves ainsi rédigé dans Le Monde : « Banque internationale recherche jeune diplômé sans expérience pour l'audit de ses implantations bancaires à travers le monde. Emploi itinérant. Tous frais payés. Package intéressant. » Certes je ne fus pas le seul lecteur du Monde à être alléché par cette annonce mirobolante, mais je devais être le plus rageusement motivé car je fus le candidat retenu. Et dire que j'ai dû cette embauche, qui a orienté toute ma vie personnelle et professionnelle, à une grève des trains ! Depuis cette date, je suis patient lorsque je dois subir une grève des transports, et, lorsque l'occasion se présente, je n'oublie jamais d'associer la CGT à mes louanges – bien rares il est vrai – du capitalisme international.

Michel

Regrets

Et si…Les jumeaux André et Roger n'étaient pas nés en 1899, 2 ans avant Hélène ? Auraient-ils eu pour copain Robert, le fils du brasseur, qui devait épouser leur sœur quelques années plus tard ?

S'ils étaient nés seulement un an après, en 1900, ils n'auraient pas été incorporés en mars 1918 et Roger ne serait pas mort cette même année. Ils auraient continué tous les trois à produire au music-hall leur spectacle de tir à la carabine, habillés en gars de la police montée canadienne.

Peut-être même auraient-ils eu du succès…

Robert ne serait pas devenu brasseur à son tour, et il n'aurait pas épousé Hélène. Ils n'auraient pas eu une fille unique, Suzanne.

Et si Suzanne n'avait pas épousé un bon copain qu'elle n'aimait pas mais qui plaisait à ses parents ?

Et si elle n'avait pas eu autant d'enfants et qu'un jour d'été l'un d'entre eux ne se soit pas mis en tête d'emmener son petit frère à la mer ?

Il n'y aurait pas eu ce coup de téléphone qui bouleversa l'ordre des choses.

Martine

Revolução dos Cravos

Si je n'avais pas envoyé cette lettre de rupture à Joaquín alors qu'il servait dans l'armée portugaise en Angola, j'aurai certainement été le rejoindre à Luanda.

J'aurai pu dire alors : la révolution des œillets, j'y étais.

J'aurai été l'épouse – non, la compagne, les révolutionnaires n'épousent pas - la compagne d'un militant indépendantiste.

J'aurai peut-être pris les armes pour soutenir la révolution populaire et aider à libérer le pays des colons portugais ? Non, les armes, je ne crois pas, elles ne me correspondent pas.

J'aurai certainement organisé le camp de base pour que mon homme, mon héros, puisse sillonner le pays et haranguer les paysans pour constituer une armée en marche vers la capitale et s'emparer du pouvoir.

Alors moi, j'aurai été la première dame du pays. J'aurai mis en place un service d'instruction publique pour que tous les enfants sachent lire, écrire et compter.

J'aurai fait bâtir un hôpital et fait venir des vaccins de France pour éradiquer les fléaux endémiques du pays : le choléra et le virus Ebola.

Puis j'aurai aussi fait installer un réseau d'approvisionnement en eau potable et son pendant, le réseau d'assainissement.

J'aurai, j'aurai… mais j'avais envoyé la lettre de rupture.

Marilou

Le train de la vie

Et si je n'avais pas pris à ma naissance le train de la vie, que serais-je devenu ? Vaste interrogation…! Je vais y réfléchir à tête reposée, peut-être pour la prochaine fois. Pourquoi me rendre malade ? Ma vie aurait pu être meilleure ou pire ; elle est ce qu'elle est, un point c'est tout.

J'aurai pu être pilote de rallye ou clochard.

Jacques

Ah, si j'étais née en 1930

Et si j'étais née le 07 mai 1930 dans le village de Tyan Nam au bord du Yang Tsé Kiang en Chine populaire, moi Biang, j'aurais quitté les rizières très vite et j'aurais tout de suite répondu à l'appel révolutionnaire de Mao Tsé Toung.

Nous aurions traversé tous les villages avec nos drapeaux rouges flottant au vent. Nous aurions rassemblé tout le peuple chinois sous notre bannière.

Le soir dans les campements, nous aurions sorti notre petit livre rouge sacré et à la lueur des falots, nous aurions entonné, tous en cœur et à tue-tête, les chants révolutionnaires.

La nuit, nous aurions refait le monde, en rêve ou en vrai. Nous y aurions cru et serions devenus de véritables gardiens de la Révolution : les Gardes Rouges.

La Longue Marche accomplie, j'aurai épousé, révolution oblige, Lao Sheu. Il serait devenu chef de section. Une superbe ascension sociale dont chaque Chinois rêvait en secret.

Nous aurions eu un enfant, un garçon bien sûr, puis la vie aurait continué ainsi dans les rizières. Nous aurions accueilli des intellectuels de Pékin, de Canton ou de Shanghai et les aurions initiés aux travaux de la campagne et à la Révolution Culturelle.

Puis un matin, très tôt, Lao Sheu serait parti. Il ne serait jamais revenu : Déviance intellectuelle aurait-on pu lire sur les Dazibao.

Catherine

ELOGES

Le slip-kangourou

Il est dommage que le séchage des sous-vêtements de Pépé aux vents de l'Andalousie ait donné une si mauvaise opinion du slip-kangourou… Tout sous-vêtement étendu sur une corde à linge, que ce soit un maillot ou une petite culotte, une nuisette ou un débardeur, a quelque chose d'incongru qui suscite l'hilarité, comme si pénétrer soudain dans l'intimité de leur propriétaire donnait le droit de se moquer de lui. Et le slip-kangourou n'échappe pas à la règle. Faut-il oublier pour autant les nombreux avantages et même les rares vertus de cet accessoire vestimentaire si singulièrement masculin ? Je pourrais m'expliquer longuement sur le confort et l'aisance qu'il procure dans les circonstances les plus quotidiennes comme dans les plus scabreuses et les moins avouables. Mais s'il fallait ne retenir qu'un avantage - comme vous le confirmeront les Australiennes qui s'y connaissent en la matière - c'est que, lorsqu'on porte un slip-kangourou, généralement avec les filles « c'est dans la poche ! ».

Michel

Les oreillettes

Arrivée à un certain âge, je commençais à avoir des soucis d'audition. Je fis donc appel à un spécialiste qui me fit comprendre que le port de deux oreillettes devenait indispensable. Au début, j'eus quelques difficultés à accepter ces petits bijoux. Mais, étonnement, petit à petit, je découvris un autre monde, soit celui de pouvoir me libérer de toute conversation futile lors de longs repas ennuyeux car je n'avais qu'à les débrancher ; soit celui de monter le son afin de pouvoir savourer les récits de mes compagnons d'ateliers d'écriture.

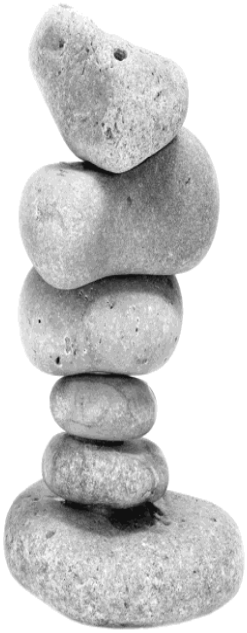
Oh, petites oreillettes
Qu'au début j'avais tant envie de mettre en miettes,
Mes amies vous êtes devenues
Lors des ateliers à Saint-Jacut.

Pat de Lou

Un petit galet

Ce petit galet blanc-gris ne quitte pas ma poche.

J'ai fait sa connaissance sur la plage de Fécamp. Vous savez, cette plage qui descend abruptement vers la mer et qui est recouverte de gros galets presque tous égaux ? Eh bien, il y a cinq ans j'étais là, debout, tentant d'avancer, sans cesse en déséquilibre, sur ces cailloux ronds qui émettent un son grave à chacun de nos pas. La marche hasardeuse nous oblige à regarder nos pieds. Tout à coup, je le surpris, ce petit galet blanc-gris. Il était là, face à moi, si discrètement empêtré entre deux gros pépères qui ne bougeaient pas.



Je me baissais et le pris entre mes doigts. Quelle joie de sentir sa douceur pénétrante, son galbé si réconfortant ! J'ouvris ma main et le dévisageais. De couleur ni tout à fait gris perle, ni tout à fait blanche, il a un pan gris-bleu comme le ciel en temps de pluie, et un autre plutôt blanc légèrement beige.

Sa forme aussi n'est ni tout à fait ronde, ni tout à fait ovale.

Aussitôt je l'ai mis dans ma poche. Depuis, mon galet ne me quitte plus. C'est à lui que je raconte mes pensées intimes. Il écoute avec attention et ne porte pas de jugement. Simplement là, il me fait du bien.

Anne

Le gobelet

Le gobelet plastique, qu'il soit blanc ou transparent, peut servir à beaucoup d'usages. On peut l'utiliser pour boire de l'eau, du café, du vin, du cidre et de la bière. Il peut servir à l'aquarelliste : il trempe son pinceau dans l'eau pour faire ses mélanges de couleurs sur sa palette. On peut y loger bon nombre de petits objets dans ce gobelet : trombones, punaises, crayons. En y mettant un fond de terre, celui-ci peut recevoir une petite plantation. Le gobelet peut aussi être décoré à l'acrylique. En y accrochant un élastique par deux petits trous, cela peut devenir un chapeau. Et enfin, pour le rangement ils ne prennent pas trop de place, ils s'empilent les uns dans les autres.

Jacques

La pince à épiler

Je suis un petit objet qui ne pèse que quelques grammes. Je possède deux courtes branches en métal doré ou argenté.

Notre utilisation remonte à bien des siècles puisque nous sommes exposées dans des musées prestigieux comme Le Caire, Athènes et bien d'autres encore.

Chaque femme en possède au moins une, sinon plusieurs : courbes ou plates, biseautées ou droites, striées et antidérapantes.

La chasse aux poils disgracieux est incessante ; c'est un combat de chaque jour que nous menons pour une ligne de sourcils parfaite ou pour déloger tous les poils qui encombrent menton, lèvres, narines, jambes, bras, pubis sans oublier les dessus d'orteils. Quel travail !

La pince à épiler n'a rien d'égal en efficacité et précision. Elle est inusable, pratique, économique et la repousse ininterrompue des poils la rend immortelle et indispensable.

Elle fait partie de l'intimité de chacune mais aussi de chacun. Elle se glisse partout, toujours prête à partir en voyage : en soute, dans la valise, dans le sac à main tout près du petit miroir de poche.

Elle occupe une place de choix et l'oublier revêt l'importance d'une catastrophe nationale.

Je suis, comme une troisième main à laquelle on pourrait trouver encore bien d'autres fonctions telles que la médecine, la recherche et tous travaux qui exigent de la précision.

Condamnée à terme par la concurrence des épilations électriques ou à la cire ? Assurément non. Rien ne pourra nous anéantir.

Catherine

La montre

Tu es ma compagne de tous les jours. Sans toi, je suis un peu perdu pour organiser mon temps. Tu ceins mon poignet gauche, très adroitement attachée avec une fermeture métallique. Je te jette souvent un petit regard rapide, histoire de me rassurer.

Maintenant, tu m'apportes d'autres services. C'est toi qui me réveilles le matin à l'heure programmée. Tu sais me donner la date, le jour de la semaine, jouer les chronométreuses, te synchroniser automatiquement avec l'heure universelle. Je m'étonne chaque jour du peu d'énergie qu'il te faut pour vivre.

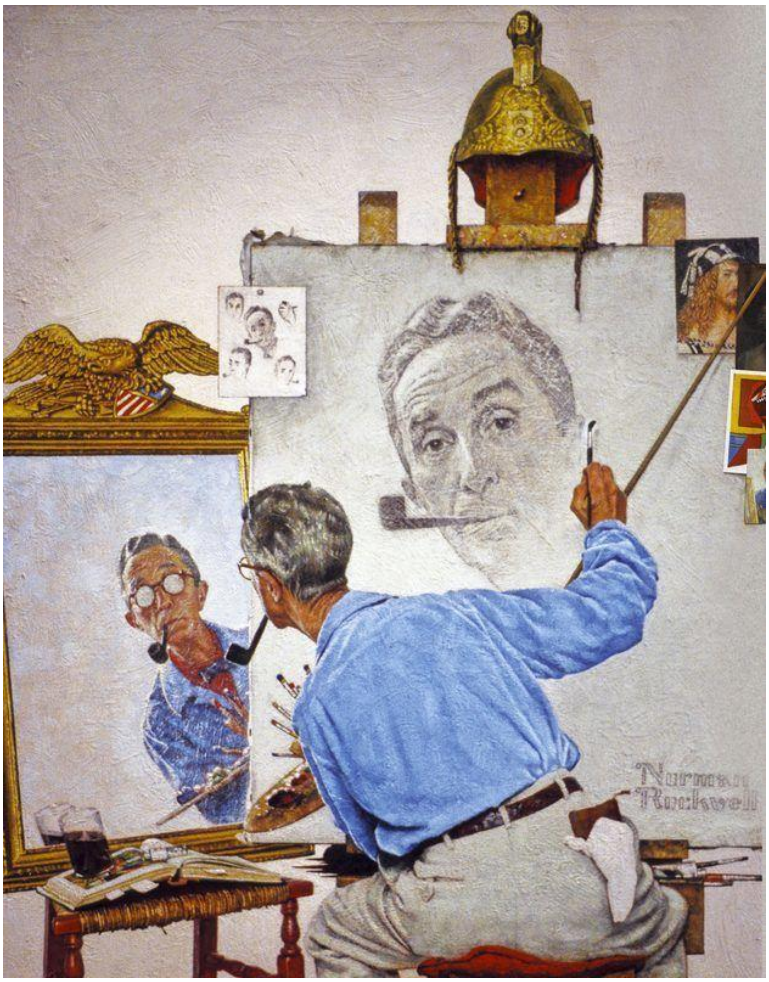
Mais fais très attention, ta survie est en jeu. Le smartphone est très intelligent, dit-on, et il a conquis le cœur de tous nos jeunes. Tu as su évoluer depuis ta naissance, il y a quelques siècles. On a tous connu tes ancêtres, les grosses horloges à balancier, les pendules, les montres à gousset. Il ne faudrait quand même pas que tu viennes à disparaître.

Daniel

Le miroir

Miroir qui reflète notre visage, triste ou gai, lisse ou ridé.
Miroir indiscret pour révéler ces imperfections que nous ne voudrions constater.
Miroir magique qui permet de voir sans être vu.
Miroir aux contours biseautés pour donner de l'élégance à nos armoires d'antan.
Miroir de salle de bain, premier témoin de nos nuits agitées.
Miroir des pissotières publiques, ébréché, piqué et éclaboussé de gouttes d'eau.
Miroir de sac à main, discret et indispensable pour un raccord de maquillage.
Miroir fugace d'une vitrine éclairée où notre silhouette se mêle aux mannequins gracieusement habillés.
Miroir de l'eau calme de l'étang où je cherche à me voir quand plouf ! un caillou tombe et me fait disparaitre.
Miroir de ces yeux dans lesquels nous plongeons pour entendre : je t'aime.
Miroir, miroir …

Marilou



Le bouton

Elle ne s'occupe pas de moi, je ne vais pas tarder à tomber, je ne tiens plus que par un fil. Elle a l'air de s'en moquer éperdument. Mais je suis un bouton rare, un peu doré, un peu boisé, rond, et je m'accorde très bien aux rayures multicolores de son pull.

Elle pourrait faire un peu attention ! Et si je tombe, elle n'en trouvera plus de semblable. Le roi du bouton, avenue de Clichy a fermé depuis longtemps !

Et alors, que fera-t-elle sans moi, avec son gilet entrouvert quand un brin de vent viendra lui rafraichir la gorge? Elle mériterait d'attraper une angine !

Elle regardera dans les boites à boutons de sa grand-mère, mais ils seront tous un peu démodés : trop gros, trop renflés, tapissés du tissu de la robe, en forme de coquelicot, en fleur de nacre, en plastique transparent, majuscule ou minuscule… et quand mes petits frères resteront seuls, elle les mettra dans la boite.

Je sais qu'elle les garde parce qu'ils sont jolis et qu'elle voudrait en faire des bouquets multicolores et les mettre sur les tombes du cimetière, à la place des fleurs fanées. « Je vous ai apporté des boutons parce que les fleurs c'est périssable… »

Alors elle pourrait faire attention à moi et me recoudre avant que je ne tombe.

Martine

EN GUISE DE CONCLUSION

Ecrire à Saint-Jacut ?

Au restaurant, devant une assiette d'huitres, Patricia m'a convaincu :
Pourquoi n'écrirais-tu pas quelque chose sur Saint-Jacut ?

Je lui ai répondu que je n'avais pas une âme d'académicien ni d'écrivain,
Même si je peux exprimer sur papier, mes idées en vain.
Cette idée saugrenue me plut, elle traversa mon esprit, trottina dans ma tête,
Après maintes réflexions je me dis : après tout, tu n'es pas si bête ?
Si on m'avait demandé un jour : connais-tu un coin perdu ?
Par définition j'aurai répondu : non, bien entendu !
Aujourd'hui je peux répondre sans hésiter : Saint-Jacut!
Depuis mon Toulouse natal, je n'imaginais pas cette bourgade perdue au nord,
Sur cette belle et magnifique presqu'île des Côtes d'Armor,
Située entre les baies de l'Arguénon et de Lancieux,
Qui m'ont fait découvrir des paysages merveilleux,
Des maisons anciennes datant d'un autre siècle,
Des chemins de randonnés qu'il ne faut pas négliger,
De belles baies, à en rester bouche bée,
Sans oublier ce monastère où l'on reste ébahi
Devant cette belle et imposante abbaye.
On m'a toujours dit qu'en Bretagne, avec des idées préconçues,
Ce qui est faux bien entendu,
Il n'y fait jamais beau,
Que l'on ne peut y vivre sans bottes, cirés ni chapeaux.
Je vous l'avais bien dit et vous l'avez compris
Que l'écriture n'est pas mon apogée, pardi !
L'écriture, ce n'est pas inné ; si c'était facile, on le saurait.
Ce n'est pas tout de vouloir griffonner sur du papier,
Encore faut-il avoir des idées et savoir les exprimer.
Il existe des stages d'écriture
Permettant de s'exprimer pour être plus mature.
Et puis dans la vie, faut-il savoir tout faire ?
Je vais y réfléchir, cela risque de me plaire.
Je vais écrire un livre de tout ce que je ne sais pas faire.
Je vous avais prévenu : j'ai fait ce que j'ai pu,
Cela m'a plu de parler de Saint-Jacut !

Lionel